

Les Chimères (Albert Mérat)

Albert Mérat

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Frontispice

Je rêve un frontispice à mes vers. Le burin,
Fantasque, évoquerait sur le seuil d'un portique
La fatale beauté d'une Chimère antique,
Levant vers moi son front cruel et souverain.
Pour abuser mon cœur par un espoir serein,
La bouche sourirait sensuelle et plastique :
Le corps rigide aurait la pose hiératique
Des grands sphinx qu'aux déserts endort un ciel d'airain…
Car j'ai bravé la croupe horrible des Chimères ;
Et, la lèvre collée aux mamelles amères,
J'ai senti jusqu'au cœur leurs ongles de lions ;
Et j'ai, blessé, trop fier pour compter mes blessures,
Maintenu sous la dent profonde des morsures
Mon cœur gonflé d'amour et de rébellions.

Sur la falaise

À mon ami Paul Arène.

L'horizon bleu, ceinture immense, étreint la terre
Dont l'âpre Océan vert couvre à moitié le flanc.
L'air dans tout son azur n'a qu'un nuage blanc,
Et la mer a le pouls régulier d'une artère.
Le cormoran, pêcheur morose et solitaire,
Laisse flotter son aile en un cercle indolent.

Le flot doré palpite avec un rhythme lent,
Et, couvrant tous les bruits de son bruit, les fait taire.
L'infini se découvre avec sérénité :
Alors on sent au cœur ton poids, Humanité
Qui souffres chaque fois que tu ne peux comprendre ;
Et si du ciel, que berce au loin le flot uni,
L'œil plus bas, à nos pieds, se résigne à descendre,
C'est encore un brin d'herbe, encore l'infini !
Étretat.

La pêche

Pour peu que le vent tombe ou saute, il faut la rame.
On part, à jeun souvent. C'est l'été, c'est l'hiver ;
C'est la pluie ou bien c'est, rougissant le flot vert,
Le soleil qui vous brûle au vif avec sa flamme.
Ils savent comme un cri s'étrangle dans la lame,
Et qu'ils ont sous leurs pieds le tombeau grand ouvert ;
Ils savent qu'ils s'en vont lutter, sein découvert,
Et qu'ils sont les héros ignorés de ce drame.
Comme il ne manque pas d'enfants à la maison,
Le jour, la nuit, selon la lune et la saison,
Les hommes vont gueuser du pain au flot qui gronde.
Mais l'avare Océan n'ouvre guère sa main
Que pour faire aux noyés une couche profonde,
Où le pêcheur se dit qu'il dormira demain.
Étretat.

Soleil couchant

Le disque glorieux tombant dans les flots roux
Éclabousse d'éclairs le mur de la falaise ;
Il semble que dans l'air apaisé tout se taise,
Et que la mer farouche endorme son courroux.
La vague, avec un son mélancolique et doux,
Se gonfle en frissonnant sous le vent qui la baise,
Et scintille aux derniers reflets de la fournaise
Qui fait l'aurore ailleurs en s'éteignant pour nous.
Et l'oiseau du soleil, l'alouette sonore,
Au devant du zénith s'élance et monte encore
Pour voir plus longtemps l'astre et lui chanter l'adieu ;
Et quand on ne voit plus l'oiseau, sa note vibre
Tout en haut, dans le ciel, et va toucher la fibre
Qui part de notre cœur et qui répond à Dieu.
Étretat.

Clair de lune en rade

La nuit avait semé ses nuages limpides
Tout autour de la lune, astre rêveur et blanc,
Qui, du ciel bleu foncé sur l'onde au pâle flanc,
Semblait faire pleuvoir l'argent en jets fluides.
La voile, au long du mât, pendait pleine de rides,
Tant la brise était molle et le flot somnolent.
Mes songes, balancés au gré du bateau lent,
Suivaient la vision des étoiles rapides.
En rade les vaisseaux dormaient, sans remuer ;

Et l'œil, comme en plein jour, voyait diminuer
Ceux dont la course allait tenter l'horizon vaste.
C'était la nuit montrant, riante, ses atours :
Et c'était, par la loi de l'éternel contraste,
Le plaintif Océan qui sanglote toujours.
Le Havre

Gros temps

Combien vas-tu tuer d'hommes, sombre Océan ?
Tu portes aujourd'hui ta couronne d'écume ;
Et la folle poussière étincelante fume
Sur les gouffres où l'œil plonge dans le néant.
Des sillons longs et noirs rident ton sein béant ;
Leurs bords, frangés de blanc, scintillent dans la brume.
Contre l'homme, ce rien, la tempête consume
Ses assauts monstrueux et ses cris de géant.
Le flot roule en grondant le dur galet sonore.
Une lame n'est pas toute écroulée encore
Qu'une autre a reconstruit ses atomes broyés.
Et tournoyant au gré de l'Océan sinistre,
Avec leur va-et-vient inerte, leur ton bistre,
Les algues m'ont paru des têtes de noyés.
Étretat

À la rame

Les cieux ont la clarté solide du cristal.
Pas d'air. Sous les rocs nus dont la côte est bardée
La mer dort aujourd'hui, brûlante et débordée
Ainsi qu'une coulée épaisse de métal.
On n'entend que le son triste et comme fatal
Du bois rude qui bat l'onde à la peau ridée,
Par le temps et la mer la rame corrodée
A l'uniformité du mouvement vital.
Élevant, abaissant les rames en cadence,
Les matelots muets flagellent le flot dense
Et dérangent un peu son immobilité.
Et l'inflexible bruit du frôlement rhythmique
Oppresse, et fait songer l'homme mélancolique
À ta monotonie, ô lourde Éternité !
Étretat.

La villa

La maison éclatait en fraîches voix de femmes.
On causait ; on riait son rire de vingt ans,
Tandis qu'au bord des cieux rouges et palpitants
Le soleil se couchait dans son grand lit de flammes.
L'astre aux brûlants baisers allumait sur les lames
Des prismes colorés de reflets miroitants.
Parfois sur les reins forts des flots bleus et chantants
Une barque glissait avec un bruit de rames.
Et les femmes, parmi les voix graves de l'air,

Jetaient leur folle voix moqueuse, et sonnant clair
Dans le concert du soir mélancolique et tendre ;
Las d'ouvrir à la fois l'oreille et le regard,
Je ne pus à chacun faire une égale part,
Et je fermai mes yeux au soleil, pour entendre.
Étretat.

Les Parfums

La moisson sent le pain ; la terre boulangère
Se trahit dans ses lourds épis aux grains roussis,
Et caresse au parfum de ses chaumes durcis
L'odorat du poète et de la ménagère.
La tête dans l'air bleu, les pieds dans la fougère,
Les bois sont embaumés d'un arome indécis.
La mer souffle, en mourant sur les rochers noircis,
Son haleine salubre et sa vapeur légère.
L'Océan, la moisson jaune, les arbres verts,
Voilà les bons et grands parfums de l'univers ;
Et l'on doute lequel est le parfum suprême.
J'oubliais les cheveux, tissu fragile et blond,
Qu'on déroule et qu'on fait ruisseler tout du long,
Tout du long des reins blancs de la femme qu'on aime.
Étretat.

Flava Ceres

La terre est une épouse épanouie et mûre.
Le blé, pareil à l'or, lui fait des cheveux blonds
Qu'elle secoue au vent, étincelants et longs.
Les arbres ont des fruits pesants plein leur ramure.
Le bon grain dur et jaune a crevé son armure,
Et saura nous payer pour ce que nous valons :
Les vaches au poil roux paissent les gras vallons,
Partout la vie éclate avec son grand murmure.
Les nuages féconds sont là, s'il faut de l'eau.
Le soleil, au travers, éclaire le tableau
Et le fait resplendir, maturité superbe ;
Et, penché sur son œuvre avec tranquillité,
Afin de composer le parfum de l'été,
Allume un encensoir dans chaque touffe d'herbe.
Étretat.

La petite

Avec ses longs cheveux bouclés, couleur de gerbe,
L'enfant était assise au milieu du blé mûr ;
Et le cœur saluait ce petit être pur
Parmi les majestés du grand été superbe.
La petite causait gravement avec l'herbe
Ce langage profond qui pour l'homme est obscur.
Lorsque ces chérubins ont aux yeux tant d'azur,
On comprend encor mieux le doux appel du Verbe.
Délicate, elle offrait son front rose au soleil.

C'était l'heure où la vie avec midi vermeil
Entonne sa fanfare immense et solennelle ;
Et, mieux que dans l'air vaste et dans les arbres verts,
Je sentis palpiter et vivre l'univers
Dans tes yeux bleus, fragile enfant, grâce éternelle !
Étretat.

La ferme

Voici l'asile pur des champs : voici la ferme,
Le potager étroit, le grand clos de pommiers,
La cour vaste où les coqs grattent les bruns fumiers,
L'aire, et le grain fécond où sommeille le germe.
Voici la prison blanche où le far-niente enferme
Les pigeons, commensaux gourmands, jadis ramiers ;
Tout près d'eux, et mêlés aux hôtes coutumiers,
Le porc gras et la vache à la mamelle ferme.
C'est là qu'il nous est bon, flâneurs de la cité,
De venir recevoir avec humilité,
En face des moissons et du travail rustique,
La leçon que nous donne en ses graves propos
Le laboureur, aux bras lassés, au cœur dispos,
Sur le vieux banc, sacré comme le seuil antique.
Le Tilleul.

La Cathédrale

La haute cathédrale est grise, presque noire,
Et découpe un profil austère sur les cieux.
Une voix vague sort des blocs silencieux :
Dans leur langue gothique ils nous disent de croire.
C'est le reflet et c'est la vivante mémoire
Des âges d'autrefois sauvages et pieux.
On sent qu'en ce grand corps est l'âme des aïeux,
Et cela vous émeut comme une vieille histoire.
Avez-vous remarqué cette forme des tours,
Qui montent, et qui vont diminuant toujours,
Pour porter le plus haut possible la prière ?
Que vous croyiez ou non, vous ne souriez pas
De voir ces murs géants, semblables à des bras,
Tendre vers le Seigneur leurs sombres mains de pierre.
Rouen.

Passe-port

Nez moyen. Œil très-noir. Vingt ans. Parisienne
Les cheveux bien plantés sur un front un peu bas.
Nom simple et très-joli, que je ne dirai pas.
Signe particulier : ta maîtresse, ou la mienne.
Une grâce charmante et tout à fait païenne ;
L'allure d'un oiseau qui retient ses ébats ;
Une voix attirante, à ramper sur ses pas
Comme un serpent aux sons d'une flûte indienne.
Trouvée un soir d'hiver sous un bouquet de bal ;

Chérissant les grelots, ivre de carnaval,
Et vous aimant… le temps de s'affoler d'un autre.
Une adorable fille, — une fille sans cœur,
Douce comme un soupir sur un accord moqueur.
Signe particulier : ma maîtresse, ou la vôtre.

La Saint-Martin d'hiver

Les bois ont dépouillé leur costume. L'été
A dû livrer au vent sa riche broderie,
Et les merles moqueurs, qui sifflaient la féerie,
Ne savent où cacher leur vol vif et heurté.
Voici venir l'hiver, ceint avec majesté
De son brouillard ainsi que d'une draperie.
Il sème sur la terre aride et défleurie
Les frêles diamants de son givre argenté.
Et pourtant le soleil, par un contraste étrange,
Splendide, épanouit aux cieux sa face d'ange :
Son sourire est si chaud, et son regard si pur,
Que c'est le temps encore, ainsi qu'aux feuilles vertes,
D'aller au fond des bois faire des découvertes
Dans les yeux de la femme aimée ou dans l'azur.

Au printemps

Alerte et déliant la langue des pinsons,
Quand viendra, couronné des floraisons nouvelles,

Avril, qui fait vibrer les âmes et les ailes,
Avril, le doux poète et faiseur de chansons ;
Quand l'aubépine, étoile et neige des buissons,
Brillera dans le vert pâle des bourgeons frêles ;
Quand passera la brise avec les hirondelles
Sur les arbres émus de rhythmiques frissons ;
Alors je n'aurai pas la sacrilége audace
D'appeler la première amoureuse qui passe
Pour lui dire : « Veux-tu nous aimer aussi, nous ? »
Mais je regarderai germer la terre auguste
Sous les baisers féconds et l'étreinte robuste
Du bon et vieux soleil, son beau, son jeune époux.

Les horizons

L'horizon s'étend libre au loin, laissant l'espace
Étaler la splendeur de son immensité ;
Il a beau déployer un orbe illimité,
Quelque vaste qu'il soit, notre âme le dépasse.
Rien n'a plus sa figure et rien n'a plus sa place :
Le fleuve se resserre en filet argenté ;
La forêt, s'affaissant, perd de sa majesté ;
Et l'œil embrasse tout, parce que tout s'efface.
J'aime les horizons qu'on touche de la main,
Avec des champs de blé, des arbres, un chemin
Menant au bourg, des toits moussus montrant leur faîte ;
Un vieux pâtre qui chante en allumant du feu,
Et la flamme agitant son fin panache bleu
Vers le grand ciel vermeil au-dessus de ma tête.

Le ciel

Le ciel, il faut le ciel vaste comme le vide
À mon front ivre d'air, à mon cœur fou d'azur !
Le ciel sublime, avec son grand soleil d'or pur
Et ses astres cloués à sa voûte solide ;
Avec ses soirs troublés, son aurore limpide,
Ses nuages de pourpre et d'or, au vol peu sûr,
Qui vont, et se heurtant en leur chemin obscur,
Se déchirent, laissant pendre un lambeau splendide.
Quand le doute a séché mon âme jusqu'au fond,
Père toujours fécond des sèves rajeunies,
Ciel géant, recéleur des choses infinies !
Je le regarde alors, comme les rêveurs font,
Et j'espère, sentant sous mes tempes glacées
L'épanouissement sonore des pensées.

Trumeau

L'Amour, l'autre soir, fantasque et moqueur,
Passant près de moi, prit une balance :
Dans l'un des plateaux il jeta mon cœur,
Il jeta mon cœur avec violence.
Dans l'autre, il plaça deux yeux presque verts,
Deux bras potelés et deux lèvres roses,
Des cheveux ; enfin ces petites choses
Qui m'ont toujours mis la tête à l'envers.
Or voilà du coup la balance folle :
Le plateau des yeux verts, des jolis bras,

Sous un tel fardeau s'enlève, s'envole.
L'autre comme un bloc tombe ; et patatras !
Enseignement vif sinon salutaire,
Mon cœur lourdement a roulé par terre.

L'huître

Je ne vois pas tes yeux, mais je vois ton sourire.
Tout ton être respire un grand air de bonté.
À te sentir si fraîche en ta calme beauté,
Chavette ému tressaille, et Monselet soupire.
Ta rondeur savoureuse aux poètes inspire
Des rêves d'embonpoint et de satiété…
L'abbé hâte pour toi son benedicite.
On peut te manger crue, ou bien te faire frire.
La plupart des gourmets te gobent, simplement ;
Pour d'autres, il vaut mieux te mâcher doucement.
Beaucoup à t'épicer ressentent de la joie.
Tout embaumée encor d'algue et de goëmons,
Paris te sollicite, et Cancale t'envoie,
Ô toi qui fais aimer, ô toi que nous aimons !

À V.

Nous n'irons plus au bois, les vivres sont coupés !
Prud'homme déclarait immorale et cynique
Ma longue extase aux pieds d'une maîtresse unique,

Dont la grâce tenait tous mes jours occupés.
Tu n'iras plus au Bois, sinon dans les coupés
Des financiers ventrus au gousset métallique.
Que seront devenus, souvenir historique !
Le petit chapeau noir, et les cheveux crêpés ?
Tu seras radieuse, et moi je serai triste,
— À moins que je ne sois radieux ! car l'artiste
A, grâce à l'idéal, des amours toujours verts ;
Et toi, triste à la fin de faire de la prose,
Tu pourras regretter cette drôle de chose
Qu'on nomme un amoureux, et qui vous fait des vers.

Vénus

Le feuillage lascif et chaud brûle les ailes
Des oiseaux dont le chœur éclate dans la nuit ;
Le rossignol redit cent fois : les fleurs sont belles.
L'oiseau qui ne sait pas de chansons fait du bruit.
L'amour fait palpiter sous leurs robes nouvelles
Le buisson qui gazouille et l'insecte qui luit,
Et, des choses d'un jour aux choses éternelles,
Embrasse l'univers qui s'abandonne à lui.
Le ciel sourit ; le sol jase ; la rose est folle :
À l'hymen du soleil elle tend sa corolle ;
Et l'antique Vénus est éparse dans l'air ;
Et la vierge qui rêve, et l'homme qui médite
Se sentent tressaillir dans l'âme et dans la chair,
Et subissent aussi l'indomptable Aphrodite.

Paganisme

Pour les rêveurs, la source a toujours sa naïade
Songeuse, avec son cou flexible et ses yeux verts,
Avec sa lèvre humide, avec ses bras ouverts
Au jeune athlète fier des poussières du stade.
Les bois cachent encor la cynique pléiade
Des vieux faunes cornus, malhabiles aux vers,
Et des lourds ægipans, se hâtant de travers
À poursuivre, pieds tors, la fuyante dryade.
Tous ces êtres charmants, ces fantômes divins,
La naïade avec Pan suivi des doux sylvains,
Ont fui quand la raison les chassait de son aile.
Ils reviennent parmi les rêves de l'été,
De belles fables d'or brodant la vérité,
Moqueurs, et radieux de jeunesse immortelle.

Les dieux

Àl'éclat du soleil j'aime à brûler mes yeux :
Je bois une liqueur amère mais choisie ;
Et j'aime, dangereuse et triste poésie,
À méditer la vie et l'histoire des cieux.
Je cherche comment l'homme osa faire ses dieux
Comment il les grandit selon sa fantaisie,
Et comment il brisa leur coupe d'ambroisie,
Plus tard, quand il fut fort et quand ils furent vieux.
Tournant pieusement les pages des légendes,
Je tremble à mesurer ces figures si grandes :

Indra, Fo, Zeus, Isis et la grecque Vénus.
Mais je ne les vois plus quand tu parais au monde
Avec des rayons plein ta chevelure blonde,
Ô Jésus, le plus beau des dieux nouveau-venus !

L'idole

Comme un prêtre jaloux qui pare son idole,
J'étais fier de lui mettre au front une auréole ;
Et dans l'azur profond et vague de ses yeux,
Je poursuivais l'erreur d'un mirage pieux.
C'est que sa bouche était rose, et son bras tenace
À presser contre un cœur que je croyais vivace,
Au doux bruit des serments tendres et mensongers,
L'homme qui gravement forme ces nœuds légers.
Seize ans presque. La lèvre humide et savoureuse :
Des yeux, à volonté, de vierge ou d'amoureuse ;
Un corps jeune, embaumé comme une floraison !
Mais l'enfant, raisonnant l'amour à sa façon,
Trouvait qu'aimer à deux n'est pas dans la nature…
Un ami que j'avais la prit, par aventure.

Envoi du premier livre

Hier, en vous voyant, je me suis rappelé
Que j'ai fait un bouquet au temps des églantines :
Des roses, des yeux bleus, des pompons de bottines…

Un bouquet d'Arlequin, mince et bariolé.
Hier, en vous voyant, madame, il m'a semblé
Que mes petites fleurs aux frêles étamines
Feraient bien sous vos doigts blancs comme des hermines.
C'est une gerbe folle où j'ai tout assemblé.
Quand vous regarderez ce printemps d'étagères,
N'y cherchez rien de plus que les couleurs légères
Des floraisons qu'un souffle éveilie sans effort.
Demandez-leur, afin d'y trouver quelque charme,
Le parfum d'un sourire éclos dans une larme :
Et surtout, n'allez pas les respirer trop fort.

La Provence

À mon ami Paul Arène.

La mer bleue au delà des sables immobiles ;
Un ciel qui peint avec de brûlantes couleurs ;
Des filles aux cils bruns, comme de fortes fleurs
Dressant leur corps nerveux, belles d'être nubiles ;
De fiers aspects, malgré les feuillages débiles
Des oliviers frileux aux bleuâtres pâleurs,
— Ô Provence ! pays des gais conteurs habiles,
Ton grand soleil n'a pas essuyé tous les pleurs.
Dans la lande salée où les genêts jaunissent,
Fleurs sauvages aussi, les poètes fleurissent
Et distillent leur micl par un instinct savant :
Ciel exquis et nouveau, plein de saveurs amères,

Dont le bouquet natif se parfume souvent
Aux vieux airs, vieux et doux, que chantent nos grand'mères.

Le matin

(Salon de 1863)

À Eugène Fromentin.

Dans le matin qui naît les feux mourants s'éteignent :
Le jour incertain flotte et tremble dans la nuit.
On ne voit presque plus les étoiles. L'air luit,
Et les rayons de l'astre inaperçu l'imprègnent.
Deux fiers chevaux, au vent plus frais qui passe, baignent
Leurs naseaux, hennissant à l'aurore. — Sans bruit
Une esclave les panse, et l'œil dessine et suit
Ses reins sveltes, moulés aux plis qui les étreignent.
Près des tentes, berçant des rêves indolents,
Les maîtres sont couchés dans leurs grands burnous blancs :
C'est le désert muet dans sa grave harmonie.
O fort poète, épris de l'austère beauté,
Quel secret a servi ta pensée infinie
Pour qu'en ce cadre étroit tienne l'immensité !

« Ta bouche était la coupe ardente où je buvais »

Ta bouche était la coupe ardente où je buvais.
Tes yeux étaient mon ciel, bleu comme l'autre, et vide.
Ivre, j'avais laissé l'espérance candide
Passer avec l'amour sur la route où je vais.
Étant un amoureux, est-ce que je savais
Comment vous nous creusez le front, ride par ride ?
Que te fallait-il donc, ô bien-aimée avide ?
Mon âme, ma raison, mes sens, tu les avais.
Chère âme, au plus profond de mon cœur enchassée !
Je t'avais tout donné, tout, jusqu'à ma pensée,
Que le fatal serpent de l'amour enlaçait.
Mais toi, trouvant encor trop riche ton poète,
Tu me repris ton cœur, et détournas la tête,
Rieuse, du côté d'un autre qui passait.

« S'il ne t'avait fallu que mon sang et ma vie »

S'il ne t'avait fallu que mon sang et ma vie,
S'il ne t'avait fallu que mes nuits et mes jours,
Tu sais comme j'aurais noué nos deux amours :
Par le bien, par le mal, mon cœur t'aurait suivie.
S'il ne t'avait fallu, pour combler ton envie,
Que poser devant tous et poser pour toujours
Tes petits pieds tyrans sur ma tête asservie,

Je ne les eusse point trouvés blessants ni lourds.
Que te fallait-il donc ? Ma tête était pliée,
Mon âme, tu sais bien que tu l'avais liée
Au fil d'or invisible, et qui ne rompt jamais.
Je vais te dire. C'est, ô ma petite blonde,
Une histoire, vois-tu, vieille comme le monde :
Tu ne pouvais m'aimer, puisque, moi, je t'aimais.

À G. F.

L'homme mûrit son cœur. L'arbre mûrit sa sève.
Voici l'heure des fruits, et voici la saison
Où la terre a poussé des germes à foison.
Debout, penseur ! voici l'avenir qui se lève !
Va, guerrier ; ceins tes reins pour vaincre, prends ton glaive,
Et frappe le passé fier de son vieux blason.
Va toujours et, faisant reculer l'horizon,
Marque des pas profonds sur la route sans trêve.
Va dans l'obscurité des cieux sombres encor,
Guidé par la raison certaine comme l'or,
Tout droit, sans regarder ce qui reste en arrière.
Blessé du jour qui naît au fond du ciel brumeux,
L'homme des anciens temps te guette, venimeux :
Il faut lui faire peur avec de la lumière.

Le cloître

Ont-ils le droit, ceux-là qui s'évadent du monde
Pris de peur et front bas, comme d'un mauvais lieu,
D'éteindre leur raison comme on éteint le feu,
Et de faire la paix dans leur âme qui gronde ?
À regarder sans fin l'obscurité profonde,
Ils ont cru qu'ils verraient plus clair dans le ciel bleu.
Mais s'il fallait choisir entre la terre et Dieu,
L'homme d'abord ! La part du ciel est la seconde.
Affranchis de la vie, ils sont peut-être heureux.
Fuyant pieusement l'idée, ainsi qu'un gouffre,
Ils ne connaissent plus leurs frères douloureux.
Ils entendent de loin l'Humanité qui souffre
Et qui pousse des cris, en mal de l'avenir,
Insoucieux comment tout cela doit finir.

Printemps passé

Comme elle était si jeune et qu'elle était si blonde,
Comme elle avait la peau si blanche et l'œil si noir,
Je me laissai mener, docile, par l'espoir
D'engourdir ma rancœur sur sa poitrine ronde.
Son regard où dormait la volupté profonde
M'attirait lentement ; et, sans m'apercevoir
Que l'image était belle à cause du miroir,
Je suivis la sirène adorable dans l'onde.
Elle me regardait avec un air moqueur
Faire naïvement si large dans mon cœur

Une place où loger son âme si petite.
L'aimais-je pour ses yeux qui ne pleurent jamais,
Pour son esprit léger qui m'oublia si vite ?
Je ne sais. Je l'aimais parce que je l'aimais !

À Camille Pelletan

À Camille Pelletan.

Ôsalubre et fécond engrais des trépassés !
Ferment mystérieux des sèves éternelles,
Nous te composerons, pourritures charnelles,
Sous les gazons plus verts pêle-mêle entassés.
Quand nous aurons dormi, rigides et glacés,
Dans la terre, plus près des ardentes mamelles,
Nous nous réveillerons oiseaux avec des ailes,
Ou chênes forts, du sein de la fange élancés.
Ce sont les morts qui font la nature superbe.
Salut, moissons ! salut, forêts ! salut, brins d'herbe,
Eaux vives, floraisons roses, beauté des morts !...
— Matière par des lois fatales poursuivie,
Nous faudra-t-il, jaloux du sommeil sans remords,
Recommencer sans fin le rêve de la vie ?

Rêve

Quand on rêve, l'on est aimé si tendrement !
L'autre nuit, tu t'en vins avec mélancolie

Appuyer sur mon cœur ton visage charmant.
Tu ne me disais pas : Je t'aime à la folie.
Tu ne me disais rien ; et, je ne sais comment,
Tes regards me parlaient une langue accomplie.
Douce, tu m'attirais comme fait un aimant ;
L'amour, cette beauté, t'avait tout embellie.
J'ai rêvé cette nuit mon rêve le plus beau :
Ton âme m'éclairait le cœur comme un flambeau,
Et je voyais ton cœur au soleil de mon âme ;
Ton petit cœur, qui craint tant de se laisser voir,
Et qui, sincère alors ainsi qu'un pur miroir,
Reflétait mon bonheur et rayonnait ma flamme.

Fiat nox

Brisé de mes élans insensés vers le ciel,
Triste, j'ai replié les ailes de mon âme ;
Et, lâchement tombé dans les bras d'une femme,
La volupté m'endort sur ses lèvres de miel.
Et pourtant dans mon sang court un généreux fiel ;
Car jouant malgré moi mon rôle dans le drame,
Je m'irrite à songer qu'on m'en cache la trame.
Je voudrais secouer le poids matériel !
Je ne peux pas ! partout mon front heurte un problème.
Est-ce que je sais, moi, lorsque je dis : « Je t'aime, »
Comment est fait le cœur de celle qui répond ?
Angoisse de savoir ! pernicieuse envie !
Qu'est-ce que la surface et qu'est-ce que le fond ?
— Je n'aime pas la mort. Je n'aime pas la vie.

Le bonheur

À Sully Prudhomme

Le bonheur, ce n'est point aimer, puisque l'on pleure.
Le bonheur, ce n'est point savoir : on ne sait rien.
Est-ce vivre ? La vie est-elle un si grand bien ?
Est-ce mourir ? La mort n'est-elle pas un leurre ?
Ce n'est point se blesser à nos amours d'une heure,
Ni, sans ailes, tenter l'essor aérien.
Ce n'est pas habiter la terre, et l'on peut bien
Ne pas croire qu'une autre étoile soit meilleure.
— Faible cœur, sais-tu bien, avant de blasphémer,
Ce qu'ouvre le tombeau qui vient de se fermer ;
Et que, tant qu'en nos yeux la lumière demeure,
Le bonheur, c'est marcher libre dans le devoir ;
C'est s'élever sans fin vers l'infini savoir.
Le bonheur, c'est aimer aussi, puisque l'on pleure.

Prélude

C'est l'antique forêt aux mille enchantements.
Le tilleul aux fleurs d'or embaume à plein calices,
Et la lune pensive, astre cher aux amants,
Fait germer dans mon cœur d'ineffables délices.
J'allais, et j'entendis, — poète las du jour,
Sous le fiévreux éclat des étoiles complices,
Le rossignol qui chante et qui languit d'amour.
L'oiseau chante l'amour, ce rire plein d'alarmes,

D’un ton si lamentable et si gai tour à tour,
Que mes vieux rêves morts renaissent dans les larmes.
J’allais… Une clairière apparut à mes yeux ;
Et là, comme un fantôme évoqué par des charmes,
Un haut et fier château se dressa dans les cieux.
Des volets clos sortait une terreur secrète.
Tout à l’entour était morne, silencieux :
On eût dit qu’en ces murs dormait la Mort muette.

Devant la porte était un sphinx terrible et beau :
Par les griffes, lion ; et femme, par la tête
Et les reins qu’on eût dits l’œuvre d’un pur ciseau.
Quelle femme ! Ses yeux étranges faisaient luire
Des secrets attirants comme ceux du tombeau,
Quand sur sa lèvre arquée éclatait son sourire.
Le rossignol chantait délicieusement !
Je fléchis, je baisai la bouche du vampire :
Un charme âcre et subtil m’ôta le sentiment.
La pierre s’anima soudain, devint vivante,
Et jeta des soupirs. Mon chaud baiser d’amant,
Elle le but avec une soif dévorante.
Je crus qu’elle aspirait mon âme avec ma chair ;
Folle de volupté sauvage, haletante,
Lionne, elle me prit dans ses griffes de fer.
Doux martyre, plaisir sanglant, larmes si belles !
Tandis que j’enivrais ma lèvre au baiser cher,
Les ongles me faisaient des blessures cruelles.
Le rossignol chanta : « Sphinx, ô beau sphinx Amour,
« Oh ! pourquoi mêles-tu des souffrances mortelles
« À des félicités plus douces que le jour ?
« Beau sphinx ! explique-moi cet odieux mensonge

« D’aimer et de souffrir par un fatal retour.
« — Pour moi, voilà bien près de mille ans que j’y songe. »
Imité de Henri Heine, L’intermezzo.

Les fleurs de ciguë

C’était une de ces nuits blondes
Qu’il fait après les jours brûlants :
Pleine d’aurores vagabondes
Et de crépuscules tremblants.
Les arbres, décor sympathique
Sur la lune dans sa rondeur,
Produisaient cet effet d’optique
Qui supprime la profondeur.
Mais le grand ciel bleu par derrière
Reculait en s’arrondissant,
Avec ses perles de lumière
Au pâle éclat éblouissant.
L’air montait des champs, tiède encore,
Et, comme une baleine en dormant,
Dans la feuille noire et sonore
Faisait un doux bruissement.

La terre n’est point taciturne :
Harmonieuse elle chantait ;
Et dans le grand concert nocturne
La plus chère des voix, c’était,
C’était la voix de l’enfant brune
Ou très-blonde, selon le jour,

Qui ne me gardait plus rancune
D'avoir bien ri de mon amour.
La veille elle était revenue,
De très-loin, me dire tout bas
Que, quant à la vérité nue,
Il valait mieux n'y penser pas…
Et voilà pourquoi sa main blanche
Sur mon bras réconcilié
Pesait si légère dimanche,
Plus douce qu'avant de moitié.
La joie éparse et rayonnante
Que versait la sereine nuit
L'avait mise en humeur charmante :
Il fallait qu'elle fît du bruit.
Une ritournelle à la lèvre,
Et piquant la tête en avant,
Elle sautait comme une chèvre
Au bras du poète rêvant.
Très-jolie, et pas bien coquette,
Elle avait, sans trop s'en douter,

Un faux air de bergeronnette
Avec ses façons de chanter.
Je savourais sa note aiguë…
Elle se baissa tout à coup
Pour cueillir deux fleurs de ciguë
Qui semblaient lui plaire beaucoup.
Elle se les mit à l'oreille
Comme une plume d'employé :
Le blanc des fleurs faisait merveille,
Dans le brun des cheveux noyé.

La blanche joue en devient rose
Par le contraste des blancheurs,
Et tout cela fit quelque chose
D'exquis de tons et de couleurs.
Mais parmi tant de fleurs, ma chère,
Dis-moi quelle fut ta raison
De préférer la fleur amère
Et dont le suc est un poison ?

Ton front

Ton front est le foyer où mon âme rayonne,
Le ciel de la pensée où palpite et frissonne
Mon rêve, oiseau chanteur aux longues ailes d'or.
C'est l'oreiller charmant où ma langueur s'endort,
Où mon courage las de vivre se réveille.
Au bout de mon chemin c'est la lueur vermeille
Qui guide mon esprit et qui guide mes pas.
L'artiste qui le fit prit un juste compas
Pour mesurer la courbe exquise de ses lignes.
Hormis dans le contour quelques rondeurs malignes
Qui ne sont point d'Athène, et sentent leur Paris,
C'est un front de Vénus suprêmement compris :
Très-blanc, à peine rose, un peu bas ; étroit, juste
Comme le veut des Grecs la statuaire auguste.
La ligne de profil tombe droit sur le nez.
De bleus filets de sang, finement dessinés,
Relèvent des tons blancs la gomme monotone.
Tout front jeune et royal a reçu pour couronne

Et pour nimbe l'amas flottant et sans pareil
De tes cheveux poudrés de rayons de soleil.

Tes cheveux

Elle est charmante, elle est aussi brune que blonde.
Vous la reconnaîtrez, perfide comme l'onde,
À ses cheveux changeant de tons et de parfums.
Lorsque cela me plaît, moi, je les trouve bruns.
Lorsque cela me plaît, je dis : « Sa chevelure
A les reflets d'or mat que prend la moisson mûre. »
Elle est blonde, elle est brune, et j'ai toujours raison.
Un poète a chanté cela dans la saison
Où la chanson des prés, douce et point ironique,
Vient jusque dans les bois bercer la véronique.
Cela dépend du jour, de l'heure, du moment.
Il se peut que ce soit gênant, mais c'est charmant.
On dirait que l'on voit, resplendissant et sombre,
Un mouvant réseau d'or qui scintille dans l'ombre.

Tes mains

Bien qu'elles soient d'un marbre pâle,
Tes mains fines que j'adorai,
Et que jamais la dent du hâle
N'ait pu mordre leur grain nacré ;
Ce n'est pas à quelque statue,

Où l'idéale pureté
Dans la forme se perpétue,
Que tu dérobas leur beauté.
Et bien qu'elles forment des lignes
Où, pour me rendre encor plus fou,
La fantaisie a mis deux signes
Qui sont le poinçon du bijou :
Ni les suaves filles blondes
Qu'Athènes sculptait, les seins nus,
Ni la mystique fleur des ondes,
Le rêve qu'on nomma Vénus.

Semblant sous l'inerte paupière
S'extasier de leurs beaux flancs,
Dans leur perfection de pierre
N'eurent ces doigts souples et blancs.
Car tes mains qu'ignorent les fièvres,
Par un prodige harmonieux,
Sont parlantes comme des lèvres,
Souriantes comme des yeux.

Tes yeux

J'ai regardé longtemps tes yeux, voulant rêver.
J'ai regardé longtemps tes yeux, voulant trouver
Dans l'azur délicat dont leur moire est tissée
Le rêve qui repose et berce la pensée.
J'ai regardé tes yeux pour y chercher la paix,
Tandis que sous le brun rideau des cils épais

Tes yeux profonds et bleus souriaient immobiles.
Ils rêvaient, et le soir dilatait leurs pupilles,
Sans que, dans son éclat tempéré de langueur,
La prunelle semblât perdre de sa largeur.
Tes grands yeux relevaient la clarté fugitive :
La lumière reçue jaillissait plus vive.
Le blanc pâle et teinté d'un azur innocent
Faisait un cadre mat au globe éblouissant.
Tes yeux aimés jetaient des lumières dans l'ombre.
Ton radieux regard croisant mon regard sombre,
J'ai surpris dans ce ciel incomparable et beau
L'âme qui, palpitante, est là comme une flambeau
Pour éclairer la nuit étrange de ma vie ;

Et je tremblais de joie, et je portais envie
À ce que ton regard touchait sans le vouloir.
J'ai noté dans tes yeux la musique du soir :
Et mon cœur y trouvait l'indécise harmonie
D'une strophe d'amour adorable, infinie.

Ton cœur

Voulant me croire aimé, vainqueur
De mon âme triste et chagrine,
Un jour que j'écoutais ton cœur
Sous la rondeur de ta poitrine ;
Loin que ton cœur, oiseau charmant,
Semblât bondir à ma rencontre,
C'était un petit battement

Nerveux comme un tic-tac de montre.
Régulier, impassible, froid,
Ton cœur laissait couler sa dose
De sang pur, qui montait tout droit
À ta tête légère et rose.
J'eus peur un moment : j'avais cru,
Troublé de mon amour, entendre
Comme un flot trop vite accouru
Sur une fibre fine et tendre.

Ce n'était rien ; c'était la peur,
C'était peut-être mon cœur même :
Car, tu sais, tout nous est trompeur
Et douloureux, lorsque l'on aime.
Tranquillement ton sang coulait :
Et malgré cela, dans un charme,
Ce bruit glacial me semblait
Tomber ému comme une larme.

Lettre

Que fais-tu là, chère attendue ?
L'ennui fâcheux vient-il souvent
Rendre à ton doux esprit rêvant
Une longue visite indue ?
Fais-tu des voyages charmants
Aux pays où l'amour habite
Avec les héros de romans ?
Comment vas-tu, chère petite ?

Moi, je vais très-bien, — seulement
Je vais très-mal aussi. Ta bouche
Sourit ailleurs, et ton amant
Songe à l'absente, et puis se couche
Et s'endort solitairement
D'un sommeil chaste mais farouche.
Il faut me croire et te hâter ;
Il faut t'en venir et jeter
Dans le soleil et dans la joie,
Dans la joie et dans le soleil,

L'éblouissement sans pareil
De la jeunesse qui flamboie.
Tu n'as pas besoin du conseil.
Dehors, il fait si beau, mignonne !
Le poète-soleil entonne
L'hymne étincelant de l'été.
Il baise avec sérénité
La grande terre qui frissonne ;
Le pinson chante un air flûté,
Et le grillon brun carillonne,
Carillonne, obscur entêté.
Le jour s'en va ; la nuit qui passe
Allume au travers de l'espace
Les girandoles du ciel bleu,
Les vieilles étoiles de feu
Qu'un souffle avive, puis efface.
Elles clignotent tendrement ;
Et la lune, avec sentiment ;
La lune, pudibonde et sage,
Se ressouvenant d'un autre âge,

Cherche Endymion dans les bois
Et glisse parmi le feuillage
Ses regards de vierge aux abois.
C'est l'heure d'aller dans les branches
Voyager à deux pas d'ici,
À Chaville, à Montmorency,
Rêvant choses roses et blanches,
Choses couleur d'azur aussi,

Et de s'arrêter, Dieu merci !
Pour lire cela, puis ceci
Dans le livre doré sur tranches
De l'amour jeune et sans souci.
Juin riant et mélancolique
Débute et fait de la musique
Dans les prés verts, à pleine voix.
Il tire ses feux d'artifice :
Aux flammes roses du Caprice
Le rêveur se brûle les doigts.
Sur la mousse chaude des bois
Courir alors est un délice.
Viens-tu, chère absente ? Je veux
Pour en embaumer tes cheveux
Chercher la dernière églantine.
En allant, tu me laisseras
M'arrêter à nouer mes bras
Autour de ta jeune poitrine.
Je veux mettre, ô mon bengali,
Sur ton front de marbre poli
Mon front que la caresse incline,
Et sur ta bouche un long baiser.

Restons… On est mieux dans la chambre
Quand le jour s'endort apaisé,
Couleurs de lait et senteurs d'ambre,
Ensemble avec art composé,
Accord parfait de chaque membre,
Voilà bien, en toute saison,
Pour l'amoureux le seul poème
Dont il entende la raison.

La rime est toujours la même :
« Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! »
M'aimeras-tu ? Je n'en sais rien.
Il se pourrait. — Il se peut bien
Que je chante : « Mon cœur soupire… »
Pendant (tu ne lis pas Musset ?
Plus tard, je te le ferai lire)
Que tu chanteras en fausset
L'air guilleret : « Vive Henri Quatre ! »
Les esprits sont faits pour se battre,
Mais les cœurs sont faits pour s'aimer.
L'heure blesse : il faut la charmer.
— Donc aimons-nous ! cueillons des roses,
Tandis que tes lèvres écloses
Sont comme deux fleurs de printemps.
Ouvrons nos cœurs à deux battants,
Aimons-nous sans mélancolie :
C'est la raison. C'est la folie.

Nuit d’avril

I
Les étoiles, lueur bleuâtre,
Flambent au ciel limpide et froid ;
Ranimons la flamme dans l’âtre
De notre paradis étroit.
Pas de lampes, pas de bougies ;
Le foyer tient lieu de flambeau.
Moins lumineuses que rougies,
Les choses ont un ton plus beau.
Le foyer pique des paillettes
Aux angles, dans les coins obscurs ;
La boiserie a des facettes
Qui scintillent le long des murs.
Le feu vif saute ; l’effet bouge.
Tout près du centre rayonnant,

Dans la lumière claire et rouge,
Avec un relief étonnant,
Une forme blanche et suave,
Une femme couleur de lis,
Dans une sérénité grave
Étend ses membres accomplis.
Elle emplit de clarté la chambre
Comme une ardente vision :
On dirait du lait et de l’ambre,
On la prendrait pour un rayon.
II
Sur des coussins elle repose
Le marbre éclatant de son corps

Avec de grands bonheurs de pose,
Avec un art exquis d'accords.
La tête ressort, pâle et fine,
Dans son opulent cadre noir ;
Une grâce souple l'incline
Aux mollesses du nonchaloir.
Le front veiné comme une agate
Semble poli par le ciseau,
Et la narine délicate
Bat de l'aile comme un oiseau.

La bouche sourit immobile.
Les lèvres, franges de corail,
Font valoir, antithèse habile,
Des dents saines le riche émail.
L'œil, brillant d'un éclat humide,
Étale la calme beauté
D'un iris bleu, large et limpide,
Brûlant de froide volupté.
Admirable tête d'étude,
Sans un détail capricieux !
Début du poème, prélude
De ce beau corps harmonieux !
III
La gorge nubile se dresse,
Et, formant un angle arrondi,
Laisse à regret, lente caresse,
Glisser le peignoir attiédi.
Les hanches soutiennent le buste
Comme un piédestal triomphant.
La jambe nerveuse et robuste

Est terminée en pied d'enfant.
En Grèce, c'était Aspasie ;
C'était, à Rome, Impéria.

C'est un livre de poésie
Qu'un matin Paris publia.
Ange, courtisane, madone,
Hymne de chair, Vierge ou Vénus,
Qui romps le moule monotone
Des amours laids et mal venus ;
Peinture superbe, statue
Conçue avec un art savant,
D'où jaillit le désir, qui tue
Mieux que le plaisir décevant ;
Femme, splendeur de la matière !
Il te suffit pour nous brûler,
Étant déesse tout entière,
De laisser ton sang circuler.
IV
Ton immobilité veut dire
Grâce. Ton œil profond sourit,
Et c'est un mot que ce sourire.
Tes gestes sont des traits d'esprit.
Tes lèvres ont beau rester closes :
Elles causent divinement.
Elles parlent comme les roses
Un muet langage charmant.

Ton souffle pur est-il une âme ?
Qu'importe ? si l'accord sacré
Unit nos bouches et les pâme

Dans un long bonheur effaré.
La glace blanche s'est fondue,
La moelle en feu brûle les os…
La panthère s'est détendue,
Rompant les lignes du repos.
Le bras rond qui pendait inerte
Se replie et forme des nœuds.
La bouche palpite entr'ouverte.
Le spasme clôt l'œil lumineux…
Et dehors, dans la nuit mystique,
Tressaillent la terre et les cieux
Qui font l'amour, sainte pratique,
Dans un accord mélodieux.

À mon ami Léon Valade

Distrait et grave comme un fou,
Ayant mes rêves pour cortèges,
Je vais un peu je ne sais où
Par les pays où sont les neiges.
Je vais, et je ne saurais pas
Te dire, parfois, où nous sommes.
Mais qu'importe à qui laisse en bas
L'amas des villes et des hommes !
Que dois-je trouver en chemin
Sur cette route bienfaisante ?
Les chers yeux que j'aime, ou ta main
Plus fidèle et toujours présente ?
— Lorsque j'aurai, tout à travers

L'importunité de mes songes,
Fait du chemin et fait des vers
Gais ou tristes, mais sans mensonges.

Sachant que ton goût jeune a foi
Dans notre art, l'antique folie,
Et que tu notes comme moi,
Ton cœur avec mélancolie ;
Je n'irai pas chercher bien loin
Le lecteur ami qui comprenne
Ces poèmes, dont j'ai pris soin
D'accorder l'âme sur la tienne.
Je veux inscrire ici ton nom
Et, t'offrant la primeur hâtive
De mes vers, précieux ou non,
Te dire de façon naïve :
Rêveur pour qui l'herbe n'a pas
De fleurettes indifférentes,
À toi ce que j'ai, pas à pas,
Cueilli de strophes odorantes !

En wagon

I
LE RÉVEIL
Du wagon sombre où rien ne bouge, où rien ne luit,
Las des rêves, mauvais compagnons pour la nuit,
Le voyageur, avec le jour, cherchant l'espace,
Salue en souriant la campagne qui passe :

Las arbres, les moissons hautes, l'azur des prés
Lointains, sur le penchant des coteaux diaprés,
Les villages qui sont tout proches de la route,
Les troupeaux ruminants et doux, mis en déroute
Par le bruit, les maisons blanches, l'horizon clair ;
Et dans un champ rougi des premiers feux de l'air,
Tandis qu'un clocher fin carillonne une fête,
Des travailleurs courbés et qui lèvent la tête.

II

LES VOSGES

S'il est vrai qu'on fait bien d'admirer lentement
Le dessin magnifique et pur de sol charmant,
Les bois frais, les blés verts qui sont de doux présages,
S'il est exquis de suivre à pied les paysages,
Il est meilleur d'aller sans remuer ses pas
Au milieu de tableaux que le Louvre n'a pas
Et que Juin magistral a marqués de sa touche,
Emporté par l'effort et par l'élan farouche
Des trains qui vont, semblant traîner de longs abois,
Parmi les champs pleins d'herbe et parmi les grands bois.
Lorsque, le soir venant, la plaine se fait grise,
La route à vos regards ménage la surprise
Des Vosges, où l'on entre ainsi qu'en un palais.
Les décors d'opéra seraient manqués et laids,
Comparés à l'effet des deux chaînes jumelles :
Ce sont de doux sommets, faits comme des mamelles,
Et montrant le trésor de leur fécondité.
Quelques-uns sont aigus et beaux de nudité,
Pareils aux seins parfaits des sculptures antiques.
Autrefois, les frayeurs des burgraves gothiques

Y bâtirent des murs terribles et prudents :
Les ruines s'y font de classiques pendants,

Et ce seraient les bords du Rhin, si le grand fleuve
N'était un ruisseau mince et limpide, où s'abreuve
La soif de la mésange et du martin-pêcheur.
Le vent qui vient des eaux vous porte la fraîcheur,
Et, parmi les langueurs du soir mélancolique,
Complète le poème et le met en musique.

III

ALSACE

Derrière le treillis du passage à niveau
Les filles de Strasbourg composent un tableau
Pour Marchal, gai bouquet de figures naïves !
Elles portent le court jupon de couleurs vives,
Et la coiffe ancienne aux larges nœuds bouffants.
Blondes avec les yeux étonnés des enfants,
Elles ont à la lèvre un rouge et bon sourire
Pour le voyageur pâle et las qui les admire.
Tous les corsages sont jeunes et bien remplis.
Elles savent marcher et l'étoffe a des plis
De sculpture, malgré la raide gaucherie
De la jupe, où l'on sent encor la draperie :
J'aime la gravité sobre de ces plis droits
Que coupe la blancheur des tabliers étroits,
Et tout cela, voyant et dur, est de la grâce.
Leur taille est un peu forte, et leur joue un peu grasse

Est le cadre ingénu qu'il faut à leur regard.
Ô la large beauté sans façon et sans art !
Et surtout la sincère et saine poésie

Qui conserve l'usage et la mode choisie
Par les pères, selon le goût de leurs aïeux !
Les costumes charmants, sympathiques et vieux !
On n'est pas routinier pour s'habiller de même
Qu'autrefois, quand cela va bien et quand on l'aime ;
Et l'on peut se vêtir autrement qu'à Paris.
L'Alsace intelligente et bonne l'a compris :
Et, malgré la douceur du passé qui l'attire,
L'Alsace intelligente et forte apprend à lire.

Les coucous

BADE

Dans l'allée où l'on va souvent, près du théâtre,
Vous avez admiré la gravité folâtre
Des coucous du pays qu'on prendrait pour un jeu ;
Qui s'ouvrent à la fois, ou chantent peu à peu,
Et partent sans ensemble au beau milieu des heures.
Peut-étre que l'on voit des horloges meilleures ;
Celles-là, d'un attrait simple, les valent bien.
Charmantes après tout, et puis faites de rien :
Du sapin que l'on taille au fond d'une cabane
En rêvant aux yeux bleus de quelque paysanne
Qui met un jupon rouge et tresse ses cheveux.
Ces tableaux de sapin sont tout ce que je veux :
Les chalets y sont faits comme les cathédrales ;
Partout, hôte constant des mêmes pastorales,
Un chamois paît le bout des herbes en bois blanc

Sur un rocher qui croit être très-ressemblant.
Le balancier gouailleur dans le bas se démène.
C'est l'ironie auprès de la candeur germaine ;
Mais ces tic-tac n'ont rien de dur ni de méchant.
On dirait des amis indiscrets et tâchant

De distraire quand même avec étourderie
Ma pensée où parfois saigne la rêverie.
Doux génie allemand ! qui s'obstine à sculpter
Pour la vie où le temps passe, bon à compter,
Ces horloges de bois, blanches et primitives,
Qui ne peuvent sonner que des heures naïves.

Le Rhin

BÂLE

Sur la route du fleuve-roi
La rive veut rire et s'effraie ;
Le ruisseau chuchote à part soi
Et les peupliers font la haie.
Bien que pressé d'aller au but,
Il fait d'une façon civile
Une courbe comme un salut
Quand il passe devant la ville.
Pieux, catholique, charmant,
Se roulant à ses pieds, il ose
Baiser voluptueusement
La cathédrale de grès rose.
Or ce jour-là, dès le réveil,

L’onde qui va démesurée
S’était fait avec du soleil
Une robe verte et dorée.

On eût fait plutôt qu’un tableau
Une eau-forte exquise du fleuve.
Les bords se renversaient dans l’eau
Nets comme une premiére épreuve.
Ce n’étaient pas encor les tours
De Mayence ni de Cologne,
Mais de vieux toits et les contours
Des nids où perche la cigogne.
C’étaient le ciel et la splendeur
De l’air que le couchant fait luire.
Par la nuit lente, avec candeur,
Le jour se laissait éconduire.
Le clair horizon devint noir
Du côté de Kehl et de Bade,
Et je sentis avec le soir
Passer des souffles de ballade.
L’oreille suprenait au bas
De la rive verte et pâlie
Le bruit de l’eau qu’on ne voit pas,
Cette obscure mélancolie.
C’étaient assez bien les sanglots
D’un vieil amour mêlé de haine…
Mes yeux cherchèrent sous les flots
Les doux fantômes d’Henri Heine ;
Et bientôt, rêve ou souvenir,
À peu près brune, presque blonde,

L’ondine que j’ai cru tenir
Se laissa voir dans l’eau profonde ;
Puis engageante, s’approchant
Sur le fond dangereux des sables,
Comme c’est l’usage méchant
Des sirènes insaisissables,
Elle m’appelle avec ta voix ;
Elle m’ouvre ses bras perfldes
Comme tu faisais autrefois…
Et je plonge dans les flots vides !

La trompe des Alpes

À Aug. de Saint-Ouën

Rien n’est frappant et rien n’est beau, parmi les voix
Profondes ou le morne apaisement des bois,
Pendant qu’on va, l’esprit songeur, et qu’on écoute,
Comme cette surprise, au détour de la route,
D’entendre un montagnard qui sonne, loin encor,
La grande trompe en bois plus forte que le cor.
L’âme de la forêt, effarée et rebelle
En jaillit : on dirait que la montagne appelle ;
Et le son magnifique, intense et plein d’efforts,
Est le cri dont il sied qu’on éveille les forts.
Mais le mugissement s’achève dans la grâce :
Car le sonneur ayant choisi sa juste place,
La note dans l’écho s’allonge doucement ;
Et, comme je passais, deux fois l’éloignement

Fit au rocher, moqueur comme une voix qui trompe,
Répéter jusqu'à nous ce qu'avait dit la trompe.
Quand je fus près de lui, l'homme tendit la main ;
Et moi rêveur et grave, en suivant mon chemin,
J'eus le fier souvenir des combats, et j'eus honte
Pour le cor montagnard, dont la bouche était prompte

Àvigoureusement sonner contre les rois.
Ô monts ! forêts, recel des nocturnes effrois,
Virginité des pics baisés par les aurores,
Et toi, soleil puissant et libre, qui colores
La Suisse étincelante et blanche dans l'azur !
Et vous, que renouvelle un souffle toujours pur,
Printemps échelonnés au pied des neiges roses ;
Parfum du ciel, éclat des corolles écloses,
Épanouissement sublime des lacs clairs,
Formidables clameurs et glorieux éclairs
De ces écroulements qui sont les avalanches,
Troupeaux épars, foison des marguerites blanches !
Tous vos chants et tous vos caprices de couleurs,
Toutes vos majestés parmi toutes vos fleurs,
Vos verts enchantements, vos guet-apens farouches,
Les silences dormant dans vos milliers de bouches,
Toute cette grandeur où l'aigle se complaît
Était bien le théâtre énorme qu'il fallait
Quand les hommes d'Uri, rudes compagnons d'armes,
Avec Tell descendaient, vaillants dans les alarmes,
Et provoquant la guerre horrible et son enfer
Faisaient sonner la trompe à leur bouche de fer.
Je m'éloignai, songeant : c'est une chose triste
Que cet homme sonnant sa trompe pour l'artiste,

Ou pour le désœuvré qui passe en souriant
Et ne regrette pas de voir ce mendiant.

Les voyageurs

(Oberland.)

Première journée
La vieille Suisse toujours belle
Laisse faire, quand vient l'été,
Les voyageurs en ribambelle
Qui foulent sa virginité.
Les grandes montagnes austères
Où les vaillants sonnaient du cor
N'en restent pas moins solitaires,
Et semblent plus graves encor.
Elles dressent sur cette foule
Banale qui monte à leur dos
Leur front impassible, d'où coule
La fraîcheur des ravins pleins d'eaux.
Elles ne font pas même mine
De reconnaître le hasard

Qui fait qu'un rêveur y chemine
Ou bien un fauve montagnard.
Et pourtant bien des robes blanches
Ont caressé près des torrents
Les étamines et les branches,
Et les arbustes odorants.
Dans cette vive mosaïque,

Où se détache par instants
Le voile vert et prosaïque
Des Anglaises de dix-sept ans,
Étonnements des vieilles filles,
Passent d'exemplaires pasteurs
Conduisant ces longues familles,
Que la mode pousse aux hauteurs.
Tous les rêves et tous les âges !
Les poètes, les désœuvrés,
Et les sots qui font des images
Devant les sites consacrés.
D'où viennent-ils ? On se rencontre,
On se croise avec un bonjour ;
Le chemin brusque vous en montre
De nouveaux à chaque détour.
Toute la route en est semée :
Les uns dressent à l'horizon
Une silhouette animée
Que le soir grandit sans raison,

Tandis que d'autres, en arrière,
S'avancent pittoresquement,
Isolés, ou donnant carrière
À leur verve d'épanchement.
Deuxième journée
Elles étaient fières et brunes ;
Et pourtant, de blondes douceurs
À toutes deux étant communes,
On voyait qu'elles étaient sœurs.
L'une était beaucoup plus petite
Et chercheuse de mauvais pas ;

Elle aimait les chemins sans suite
Et par où l'on n'arrive pas.
L'autre, un peu grande, moins robuste,
Suivait. La petite, pliant
Les lignes fines de son buste,
La provoquait en souriant.
Mais celle qui semblait l'aînée,
Moins légère, avait à la main
Plus d'une fleurette glanée
À l'aventure du chemin.

Comprenaient-elles que dans l'ombre
Le jour, en s'endormant, allait
Éveiller les rêves sans nombre
Où déjà mon cœur s'envolait ?
Était-ce à l'âpre poésie
Des soleils couchants et des soirs
Qui font la neige cramoisie,
Qu'elles ouvraient leurs beaux yeux noirs ?
Qui sait ? elles songeaient peut-être,
N'en étant distraites par rien :
Car, il fallait le reconnaître,
Leurs robes leur allaient très-bien.
Pendant deux jours entiers de marche,
Elles coururent bravement
Près du père, un vieux patriarche
Qui les suivait comme un amant.
Vous ne savez pas quelle fête
De se retrouver le matin !
La connaissance est déjà faite,
Le lendemain n'est pas certain.

Quand elles s'en furent allées,
Après nous être dit adieu,
Ces hirondelles envolées
Laissèrent vide le ciel bleu.

Troisième journée
Aujourd'hui, j'ai fait un voyage
Charmant dans les grandes forêts.
Les sapins avaient plus d'ombrage ;
L'air des pentes était plus frais.
Dès le réveil, et jusqu'à l'heure
Où l'œil du ciel se fut fermé,
J'ai fait ma route la meilleure
Dans un paysage embaumé.
C'est aussi que pour cette joie
J'avais près de moi, simplement,
Sous un petit chapeau de soie,
Un visage cher et charmant.
La lèvre bonne, mais hardie,
Elle avait un air que j'aimais ;
Des mines de biche étourdie
Qu'une Anglaise n'aura jamais.
On sentait la Parisienne
De la tête jusqu'au talon,
Et sa mise était bien la sienne
Quoique la mode y mît le ton.
Ses cheveux flottaient, comme un saule
Emmêle ses branches sur l'eau,

Et relevaient, près de l'épaule,
La blancheur fraîche de la peau.

Elle causait, disait des choses
Qui n'avaient qu'un rapport lointain
Avec les horizons tout roses
Et l'odeur vive du matin.
Au fond d'un creux qui se termine
À des arbres faisant rideau,
Elle hésita comme une hermine,
Ayant l'effroi des flaques d'eau.
Nous entendions chanter les merles,
Et sur les mousses du chemin
Le soleil pur buvait des perles
Dans les corolles de carmin.
Et le paysage farouche
Devant nous s'apaisait, sitôt
Qu'elle riait, ou que sa bouche
Mignonne s'ouvrait pour un mot.
Longtemps nous allâmes ensemble,
Et quand je lui donnai, le soir,
Un de ces longs baisers, où tremble
L'adieu qu'on prononce « au revoir »
C'était toi, toute la journée,
Qui t'étais permis de venir,
Capricieuse et pardonnée,
Voyager dans mon souvenir.

Les vaches

À André Lemoyne

L'homme rude a conduit aux pâtures communes
Les vaches à l'œil doux, les blondes et les brunes ;
Celles dont le poil lisse est si pur et si blanc
Qu'on dirait un manteau de neige sur leur flanc ;
Les rousses aux couleurs indécises ou franches,
Et les noires avec leurs grandes taches blanches,
Autour de la tribu des mères, dont le pas,
Lent, berce des pensers que nous ne savons pas,
Peureuses et cherchant leurs fécondes nourrices,
À bonds capricieux se pressent les génisses.
Au-dessus des moissons qui donnent peu de pain
Et des bois où le vent agite le sapin,
Sans buissons pour abris, sans arbres pour ombrages,
Mais riche du trésor des larges pâturages,
La chaîne des plateaux déroule son gazon
Jusqu'à ce qu'elle trouve au bout de l'horizon
Les pics, dont la blancheur orgueilleuse et sans taches
Répond par l'avalanche aux clochettes des vaches.

C'est là que les troupeaux parquent durant l'été.
De toutes parts l'eau coule avec limpidité.
Les vaches gravement viennent boire aux cascades.
Des fleurs, auprès de qui les nôtres seraient fades,
Croissent sur les rochers comme sur des gradins.
Les Alpes ont leur rose ainsi que les jardins ;
Et tout près de l'horreur des montagnes glacées
Où les sources des eaux sanglotent amassées,
La main du voyageur cueille pensivement
La fleur dont il ne sait rien que l'éclat charmant ;
Celle-là, douce à voir, toute blanche et petite,
Qui plus bas, dans nos prés, serait la marguerite ;

Et de frêles bouquets, braves et pas frileux,
Qui s'ouvrent parmi l'herbe et semblent des yeux bleus :
Attrait naïf qui fait que les pas se retardent.
Lorsque vous arrivez, les vaches vous regardent ;
Elles tournent la tête, et l'allongent vers vous.
Assises et ployant sous elles les genoux,
D'autres chassent les taons de leur queue au fouet rude ;
Et presque tendre, sans montrer d'inquiétude,
Leur prunelle vous suit et vous dit au revoir.
Et, bien plus loin, voici que vous allez pouvoir,
Sans qu'une note reste indistincte ou perdue,
Entendre encor la cloche à leur cou suspendue :
Car aucun bruit d'en bas ne trouble la hauteur.
Sur le rhythme alterné chacune avec lenteur
Sonne, claire à la fois et dans l'ensemble éteinte.

Mélancoliquement le concert vague tinte :
Dissonances et longs accords mélodieux
Qu'on emporte en son cœur ainsi que des adieux.

Le Berger

À José Maria de Heredia

Vers les derniers élans des cimes, près des glaces,
Les herbes où le pied ne laisse point de traces
Tapissent le revers des pentes au midi.
Le soleil qui nous donne un printemps attiédi
Et qui, lorsque s'en va l'été plein de murmures,
Sur le flanc des coteaux sourit aux vignes mûres,

Vif et brutal ici, vous brûlerait, si l'air
Dont l'aile sans repos fouette le glacier clair,
N'en brisait les rayons au souffle de sa bise.
Le ciel n'est pas clément et la montagne est grise.
Ni feuillages, ni toits rustiques, ni chansons ;
Hormis le coloris très-pâle des gazons
Et ces arbustes pleins de fleurs qui sont des roses,
On n'imagine pas la tristesse des choses
Sur ces larges plateaux qui reculent sans fin.
Bien que pauvres, ils ont, pour apaiser la faim
Des troupeaux, leur foison nourrissante d'herbages ;

Et, débouchant d'un pli que forment les pacages,
Nous fîmes tout à coup rencontre d'un berger.
Il était devant nous, impassible, étranger
Sûrement au désir de savoir qui nous sommes,
La tête haute, grave et simple entre les hommes,
Le regard vague, mais attentif au troupeau.
Je ne sais plus comment son vêtement de peau
De l'épaule tombait à la large ceinture,
Mais je sais que la fière et sauvage nature
Du montagnard cadrait avec l'habillement.
L'homme ne faisait pas le moindre mouvement.
Ses traits rudes avaient un air doux ; le visage
Accusait bien trente ans, peut-être davantage :
Vous savez comme il est difficile de voir,
Sous le hâle du cuir, l'âge que peut avoir
Le paysan qui va par le vent ou la brume,
Lorsque l'aube fraîchit, lorsque midi s'allume,
Conduire des troupeaux ou labourer les champs.
Les chiens noirs et poilus, qui ne sont pas méchants

Aux brebis, l'œil au guet et les prunelles mates,
Veillaient, longs et couchés, la tête dans leurs pattes.
Le troupeau sous leur garde errait tranquillement ;
Et le berger muet, dans le recueillement,
Et qui, sans la chercher, trouvait son attitude,
Au milieu de cette âpre et forte solitude,
Avec ses chiens, avec son grand troupeau rôdeur,
Sur ce plateau prochain du ciel, et dans l'odeur
Qui sous un frisson d'air monte des pâturages,
Debout, semblait un roi pasteur des anciens âges.
À cette heure où la lune, éclat charmant du soir,
Éveille dans le fond du ciel limpide et noir

Les astres, un par un, qui sommeillent encore ;
Quand, trouant l'épaisseur de la sanglante aurore,
Après la nuit, avant le matin souriant,
Le farouche soleil jaillit de l'Orient ;
Et dans le jour, durant les heures monotones,
Le long des durs hivers et des plaintifs automnes,
Cet homme rejeté loin des hommes, comment
Porte-t-il sans fléchir le morne isolement ?
— C'est que le tenant loin du monde qui s'efface,
La nature avec lui s'explique face à face ;
C'est que le matin pense et que l'herbe a des voix,
Et que les ouragans qui passent dans les bois,
Formidables archets des lyres infinies,
Savent aussi, sans nous, faire des symphonies ;
Et, sans l'avoir appris, il devine cela.
Sa science lui vient de ce livre : et voilà
Comment les bergers sont sorciers dans les campagnes.
Et le plateau qui suit la base des montagnes,

Étant très-grand, laissa longtemps devant mes yeux
L'image du berger droit et silencieux.

Les haltes

I
LE MATIN
Après la nuit légère et le repas frugal,
En route ! sur le flanc du sentier inégal.
Mais dès qu'illuminant les sombres fronts de pierre,
Le ciel avec splendeur soulève sa paupière,
Et fait briller au feu de son regard hautain
La vallée indécise où flotte le matin,
Arrêtons-nous, c'est l'heure ; et n'ayons de pensée
Que pour suivre l'essor de l'œuvre commencée :
Car c'est le clair réveil et la chanson d'amour
Et le mélodieux enfantement du jour !

II
MIDI
Le long des rochers nus que blanchit le soleil,
Quand l'astre, au fond de l'air, magnifique et vermeil,
Échauffant les parfums dont les herbes sont pleines,
Pour la fête du soir prépare leurs haleines,
Et sous le radieux baiser qu'il méditait
Fait concevoir la terre ardente, qui se tait ;
Sur ces monts où l'éclat de sa gloire est à l'aise,
Il est délicieux de trouver un mélèze
Avec son tapis d'ombre et son faîte odorant,

Et, là, de se laisser tomber en s'étirant
Sur le bord du chemin qui fuit dans la lumière.
Un pâtre le descend. Il porte à la première
Auberge où l'on rencontre un gîte pour la nuit,
Sa jarre où le lait saute et fait un peu de bruit.
Il marche, être pensif, près d'une cavalcade :
Un hidalgo, grotesque et lourd comme un alcade,
Les guides, fouet en main et des fleurs au chapeau ;
Puis un tout petit pied, passant comme un appeau

Sous la robe flottante et longue d'amazone ;
Et, sur un cou flexible, une tête mignonne
De jeune fille, rose et pleine de clarté.
L'aimable vision passe dans sa beauté,
Me laissant à l'esprit l'impression reçue
Et comme le parfum de la femme aperçue.
Que n'est-ce toi, ma chère, avec tes petits cris,
Et tes grandes frayeurs apprises à Paris !
Avec tes bonds sans nombre et ta moue enfantine,
Pour demander, du bout de ta lèvre mutine
Qu'épanouit l'éveil d'un caprice gourmand,
Au montagnard hâlé qui parle l'allemand :
« Est-ce que c'est du lait, brave homme ? » et pour bien rire
De son air qui s'étonne et vaguement admire
Mes gestes expressifs, et ce qu'on lui voulait,
Et ta bouche qui rit toute blanche de lait.

III

LE SOIR

Le soir charmant qui fait rêver toutes les choses
Tombe dans les vallons du haut des Alpes roses.
Le ciel, rouge au couchant, à l'orient est bleu.

Comme les cordes d'or d'une lyre de feu,
Les rayons du soleil oblique qui s'efface
Semblent devant nos yeux frissonner dans l'espace,
Et, sous des doigts cachés, conduire le concert
Qui remplit le grand bois harmonieux et vert ;
Car toute plainte expire et toute voix méchante
Se tait, lorsque le soir mélancolique chante.
L'auberge n'est pas loin. Courage ! levons-nous,
La fatigue fut rude, et le lit sera doux !
Allons, voici le gîte et le bout de la route
Que l'on souhaite avec transport, et dont on doute.
Et qu'on gagne en tirant le pied comme un blessé.
Voici l'hôtel ainsi qu'un rêve caressé ;
Les guides conduisant leur bête à l'écurie,
Notre hôte, souriant et la mine fleurie ;
Et, cherchant affamés la table du festin,
Des amis que l'on a rencontrés le matin.

Le glacier

I

Le cirque entre ses murs puissants tient un espace
Que l'œil mesure à peine ; et son immensité
Où triomphalement le vol des aigles passe
A pour velarium l'azur fin de l'été.
Les longs gradins, ce sont les étages sans nombre,
Par qui semblent haussés le ciel et l'horizon,
Des plateaux largement éclairés ou dans l'ombre,
Échelonnant au pied des neiges leur gazon.

Muets avec un air d'attention austère,
Comme il sied qu'une foule assiste à ces combats,
Les monstrueux rochers, premiers nés de la terre,
Se dressent, spectateurs qui ne tressaillent pas,
Sur l'arène, l'amas des géants se déploie,
Groupes tumultueux de lourds gladiateurs,
Loin de la passion vivante et de la joie,
Sous la sérénité qui tombe des hauteurs.

Bien que tous soient debout et que pas un ne bouge,
C'est un terrible assaut qu'on regarde anxieux ;
On s'étonne que l'eau ne s'échappe pas rouge,
Et l'oreille s'emplit du choc silencieux.
Ces Titans qu'échevèle une grande mêlée
Sont éternellement immobiles de froid,
Et lèvent vers l'azur la neige inviolée
De leur front qui rayonne étincelant et droit.

II

Je suis monté, l'esprit sombre, hanté de rêves,
De la haute vallée au dos du glacier sourd :
J'ai franchi la moraine âpre comme les grèves,
Et j'ai longtemps marché d'un pas tremblant et lourd.
L'astre, honneur du matin et de l'heure première,
Comme un regard d'amour sur la terre avait lui.
Les cieux avaient leur grand sourire de lumière,
Mais l'abîme gardait son incurable ennui.
En haut le jour, en bas le chaos, face obscure ;
Et mêlant à l'horreur l'aspect de la beauté,
L'âpre enchevêtrement qui tord la ligne dure
Des glaces, à l'air froid crispant leur nudité.

Nul éclat de couleur ne trouble l'harmonie
De tous ces blocs polis et bleus comme l'acier,
Que la nature a fait, dans sa force infinie,
Pêle-mêle jaillir des sources du glacier.
Pas de rumeur, hormis parfois la voix profonde
Que, pareille aux captifs, exhale vers l'azur
De la crevasse sourde où son angoisse gronde,
Une eau qui dans la nuit égare son flot pur.
Tout dort : mais ce repos sinistre se lamente ;
Il fait froid sous le ciel allumé de midi,
Et l'on sent comme un mal inconnu qui tourmente
La montagne, cadavre encore mal raidi.
C'est le désert. Tout vous repousse et vous menace :
En gouffre sous vos pas le chemin s'est ouvert ;
Rien qui vous guide et rien où l'on laisse sa trace,
Le regard troublé cherche un bout d'horizon vert.
Vers la discrétion sombre du précipice
Bien que tout vous conduise et ramène vos pas,
Et bien qu'un tel endroit soit funèbre et propice,
Même blessé d'amour, l'homme n'y mourrait pas !
Je n'y puis demeurer et j'ai l'âme lassée :
Mon œil, ivre de jour, voit mal loin des couleurs ;
Mon souffle aime l'odeur des blés mûrs ; ma pensée
Cause plus aisément et mieux avec les fleurs.
Qui me ramènera parmi les choses douces,
Dans les bois remplis d'ombre où j'ai senti germer,

Heureux et m'allongeant sur le lit chaud des mousses,
Les vagues floraisons qui tendent à s'aimer ?
Ou bien aux champs joyeux, alors que l'été brille,
Dans la grande beauté de ce cadre banal

Où passe, gaule en main, quelque robuste fille,
Lente sous le baiser du soleil matinal.

La Jungfrau

À Sully Prudhomme

Au milieu de la chaîne énorme des grands monts
Si hauts, que l'air plus rare y manque à nos poumons,
Jusqu'au fond du lac bleu prolongeant ses abîmes,
Superbe, et dépassant du front toutes les cimes,
La montagne de loin attire les regards.
L'imagination douce des montagnards
La trouve la plus belle et la nomme : la Vierge.
De la fenêtre étroite et basse de l'auberge,
Tandis que s'apprêtaient les guides dans la cour,
Mon œil, à l'horizon, dessinait le contour
De la montagne pâle et blanche comme un cygne.
Le soleil colorait cette candeur insigne,
Et l'on voyait rougir la neige sans affront
Comme fait une enfant qu'on a baisée au front,
Craintive, et dont le sang à la joue embrasée
Pour la première fois monte en vive rosée.
L'astre, c'était l'amour ; la neige, la candeur.
Puis, lorsque s'éteignit toute cette splendeur,
Car l'esprit la retient, mais l'heure la déplace,
Mes yeux, moins éblouis, virent les flancs de glace,

La stérile froideur et l'immobilité
Et pourtant l'invincible attrait de la beauté.

Je ne sais pas comment cela se fit… Peut-être
Était-ce l'air du soir soufflant par la fenêtre,
Peut-être la fatigue, ou bien un souvenir ;
Mais le tableau que l'âme a peine à contenir
S'effaça peu à peu ; les lignes s'arrondirent ;
Les angles purs et droits vers le ciel assouplirent
En ondulations leur rigide dessin :
L'aspérité du roc se moula comme un sein,
Ayant pour vêtement la neige immaculée.
L'image palpitait charmante, reculée,
Obscure, insaisissable, et pourtant près de moi ;
Et, sans que ma raison pût concevoir pourquoi,
Le mont géant avait des épaules mignonnes.
Et comme on a parfois des rêves monotones
Quand l'amour qu'on berçait n'est pas bien endormi,
Pâle et blanche, et venant à moi d'un air ami,
Avec cette beauté que la grâce décore,
Je vis, spectre charmant, celle que j'aime encore.

Les avalanches

À Catulle Mendès

I

Dans la sérénité lointaine de l'azur
L'immortelle blancheur des neiges étincelle,
Magnifique et sculptée ainsi qu'un marbre pur.
Sur le fond d'or uni qu'aucun brouillard ne cèle,
Les angles sveltes ont la grâce des rondeurs,

Quand parmi les glaciers midi brûlant ruisselle.
Azur ! sublimité des calmes profondeurs !
L'aigle seul, qui veut l'air immense pour domaine,
Y plane, l'œil fixé sur toutes les splendeurs.
En vain son vol altier tente l'audace humaine :
Vers les obscurs sommets des pics éblouissants
Aucun pas ne parvient, aucun chemin ne mène.
On dirait que la terre a sur ses reins puissants,
Au sortir du chaos, secoué cette écume
Immobile malgré ses contours frémissants.

Rien ne résonne et rien ne bouge, quand la brume
Pose au front des rochers sa couronne d'argent,
Ni lorsque le matin splendide les allume ;
Et lorsque derrière eux le soleil en plongeant
Voluptueusement baigne d'un rose tendre
Les montagnes qui vont, plus vagues, s'allongeant,
Il semble que le bruit n'en puisse pas descendre.
II
L'avalanche, tonnant lumineuse du haut
De la pente que l'œil avec peine escalade,
A l'air de la vouloir franchir toute d'un saut.
Bondissante, elle écume, et c'est une cascade
Qui semble, échevelée au dos du rocher noir,
La crinière de lait d'un coursier de ballade,
Sinistre et cependant superbe, sans pouvoir
S'arrêter, elle heurte avec un choc énorme
Les abîmes lointains que l'on a peine à voir.
L'avalanche descend, collée au roc difforme
Qui la chasse et la pousse avec effarement
Sans que l'élan faiblisse, ou que le bruit s'endorme.

La foudre ne fait pas plus souverainement,
À travers le repos silencieux des choses,
Entendre la terreur de son déchaînement.
Et les glaciers aigus, les pics sereins et roses
Conservent, par-dessus l'impétueux conflit,
L'inflexibilité sévère de leurs poses.
Elle roule. La courbe exacte que polit
La main des ciseleurs de marbres est moins belle,
Et devant sa blancheur toute blancheur pâlit.
Et puis, comme s'endort enfin la mer rebelle,
La neige avec le bruit s'apaise, et vient mourir
Sur la moraine morne où son flot s'amoncelle.
Les derniers soubresauts de l'élan font courir
Comme un frisson le long de la nappe, tombée
Jusqu'au pied des gazons qui viennent de fleurir ;
Et les grands bœufs, songeurs dont la tête est courbée,
Près des chalets qu'un jour d'orage écrasera,
Meuvent insoucieux leur échine bombée.
Le ciel est bleu, les fleurs vives. On ne verra
Rien qu'un peu plus de neige arrêtée et penchante
Sur le mont dont l'horreur un instant s'éclaira ;
Et l'on entend passer un montagnard qui chante.

La descente

I
La neige coulant goutte à goutte
A fait des lacs mornes et froids ;
Et tout le long du col, la route

Contourne leurs circuits étroits.
Rien n'y peut vivre, et rien ne pousse
Dans leur eau sombre et sur leurs bords.
Des lichens gris au lieu de mousse :
On les appelle « lacs des morts. »
Ils sont là dormants, immobiles,
Ainsi qu'hier et que demain,
Mystérieusement tranquilles,
Glaçant le cœur comme la main.
Les iris bleus qui par centaines,
Mêlés aux glauques nénufars,
Boivent l'eau fraîche des fontaines,
Mourraient parmi leurs flots blafards.

Pas de fleurs vives et pas d'ailes
Sur ces gouffres profonds et noirs.
L'essaim frileux des hirondelles
Cherche plus bas d'autres miroirs.
Le ciel qui mène ses nuages,
Le ciel mobile et nuancé
Ne peut guère peindre d'images
Sur ce cristal dur et foncé.
Ils sont funèbres ; et l'artiste
Ne saurait pas, dans un tableau,
Sous une couleur assez triste
Rendre ces tristesses de l'eau.

II

La nuit vient, effaçant les choses ;
Le jour emporte ses couleurs.
Les étoiles qui sont écloses
Ont d'étincelantes pâleurs.

Les montagnes se font menteuses ;
Mais les forêts, en s'endormant,
Deviennent meilleures chanteuses,
Et le chant des bois est charmant.

Vous ne savez plus où vous êtes…
Graves, sortant du cadre noir,
Des sapins avancent leurs têtes
Comme pour entendre et pour voir.
Les précipices sont pleins d'ombre :
Leur bouche s'ouvre dans la nuit,
Sans rien laisser voir du fond sombre
Où l'eau qui coule fait du bruit.
Dans la brume vague, ils paraissent,
Au milieu de bruits singuliers,
Un ciel fantastique où se pressent
Tous les fantômes familiers ;
Et par la portière entr'ouverte,
On sent courir sur les gazons
De la vallée humide et verte
L'odeur tiède des floraisons.
Ivresse ! fièvre d'aller vite,
Bercé du vertige et du vent,
Parmi les dangers qu'on évite,
Sans savoir où, mais en avant !
Et quand la diligence arrive,
Faisant sonner son cliquetis,
La lanterne empressée et vive,
Les yeux clignotants et petits ;
Les cris, les formes indécises,
Les silhouettes sur les murs,

Et la suite des maisons grises
Dont les regards ne sont pas sûrs ;
Et la servante brune et pâle,
Aussi belle que le portrait
De madone, peint dans la salle
— Où la soupe chaude apparaît !

Les vertiges

J'ai monté sur le roc où l'on peut se tenir
À peine, et j'ai gravi la haute cathédrale,
Et mes yeux s'effaraient de ne voir pas finir
Les espaces où l'air déroule sa spirale :
Mon esprit a connu le vertige du ciel,
Et j'ai goûté longtemps des voluptés profondes
À me laisser tomber d'un vol surnaturel
À travers le sublime entassement des mondes.
Et l'amour, cet abîme impénétrable et doux,
Ce ciel divin et clair au-dessus de nos âmes,
M'a fait manquer le cœur et trembler les genoux
Pendant que j'écoutais la chère voix des femmes.

Sur la flèche à l'élan droit et prodigieux,
Sur le mont dont la pente affreuse n'a pas d'arbre,
J'ai peur : mais pour chasser l'angoisse de mes yeux
C'est assez d'une ronce ou d'une fleur de marbre.
Plongeur de la pensée ardente et de l'amour,
Je sens se creuser l'ombre, et l'épouvante obscure

Me prend ; mais il suffit, pour rappeler le jour,
Que l'appui de ta main petite me rassure.

Le lac de Côme

I
S'il est un site, empreint de charme et de douceur,
Où la nature ait l'air souriant d'une sœur,
Tant elle prend pour vous de grâce caressante,
Tant la brise s'y joue exprès pour qu'on la sente,
Tant le ciel est profond et bleu, tant les maisons
Sont des nids chauds et blancs pour toutes les saisons,
Tapis sous le feuillage et sous les fleurs écloses ;
Tant est vive, le soir, l'odeur des lauriers-roses ;
S'il est un lieu baigné d'allégresse et de jour,
Où le cœur malgré soi soupire « mon amour ! »
Ô lac, ce sont les bords joyeux comme des fêtes,
Tes flots émus, chanteurs de strophes toutes faites,
Et le ciel répandant sa lueur au-dessus.
C'est ainsi qu'à mes yeux tes détours aperçus
À travers les villas rieuses de la rive,
Et parmi l'épaisseur et la frondaison vive
Des mûriers ronds et bas qui sont d'un vert obscur,
Surgirent, paysage étincelant et pur.

II
Le bateau va partir. Sur le quai l'on se presse.
Les journaux du matin, encor frais de la presse,
Arrivent, compagnons obligés du départ.

La vapeur a sifflé ; l'onde, comme un rempart
Ébranlé sous l'effort rude qui le secoue,
Avec de gros bouillons oscille sous la roue ;
Et, loin du va-et-vient des hommes sur le quai,
Emporte le bateau tumultueux et gai !
Et, debout sur le pont, je vois comme d'une île
La vieille cathédrale avec son campanile
Svelte, sur le ciel clair lignes de marbre blanc ;
Côme qui se blottit, voluptueuse, au flanc
Du coteau vert coiffé de ses deux tours gothiques ;
Puis les aspects nouveaux des cottages rustiques
Que l'on trouve en doublant les pointes de rochers.
Au sud, des murs de pierre abritent les pêchers ;
Car on suit de si près le bord, que l'on devine
Les secrets des jardins et l'haleine divine
Des oranges parmi les rayons du soleil.
Un pas de plus, tout change ; et le tableau vermeil
Revient transfiguré derrière un promontoire :
De petits ports, si clairs que l'on voudrait y boire,
Au pied de la maison qui semble gaie, exprès

Pour rire du feuillage austère des cyprès,
Protégent sûrement les barques balancées ;
Et, filles aux doux noms, les rives empressées
Vous dérobent et puis vous laissent voir leur sein.
Le bateau va de l'une à l'autre. Le tocsin
De la cloche parfois dérange l'harmonie
Du nonchaloir qui rêve et de la vague unie :
La roue en clapotant tourne dans les tambours,
Et le bateau s'arrête, avec des gestes lourds ;
Tandis qu'un batelet accoste, et vous envoie,

En s’en allant, le bruit d’une robe de soie.

III

C’est le milieu du lac : le courant plus profond
Nous porte vers le nord. Un cap se dresse. — Au fond,
Vers le midi, c’est Côme à l’horizon perdue.
Voici Lecco, de vos amours encore émue,
Doux Fiancés errants et que suivait mon cœur !
Pendant ce temps, le vent tombant comme un vainqueur
Bat le lac, prisonnier frémissant des montagnes.
Les rivages bordés de fuyantes campagnes
Vont se voiler de brume et perdre leur clarté.
Le flot que mord le vent saute, et heurte emporté
Menaggio, la ville où les filles sont belles,
Et, blancs cygnes mirant au lac leurs blanches ailes,

Les villages au bord des terrasses en fleurs.
À mesure qu’on va, le prisme des couleurs
Se résout en un ton plus grave, d’un gris sombre.
Les chatoiements exquis et les lueurs sans nombre
Des premiers plans soudain se sont brouillés. Plus haut,
Plus loin, de tous côtés, la splendeur sans défaut
Des neiges apparaît sereine et grandiose ;
Et grises, ou d’un bleu changeant, ou d’un beau rose,
Les Alpes au tableau font un cadre éclatant.
Accablantes beautés, et qui charment pourtant !
Car, en quittant des yeux leur menace lointaine,
Vous pouvez voir, au pied de la rive hautaine,
Les pins laissant tomber le baume et la fraîcheur,
D’où part une chanson suave de pêcheur.

Les villages

LOMBARDIE.

I

De Côme à Lugano de radieux villages
Embellissent la route, et sortent des feuillages,
Curieux de vous voir, ne vous connaissant pas.
Le premier suffirait à suspendre vos pas :
Un nom sonnant si doux qu'il sied mal à la prose ;
Les cyprès au milieu des plants de laurier-rose,
Des toits échelonnés qui grimpent au soleil,
Une femme qui rit ; et, près du seuil vermeil,
Sous le baiser du vent qui rhythme des andantes,
Les ceps noueux et longs et les vignes pendantes.

II

Valteline
Le long du cours rapide et souple de l'Adda,
L'étroit chemin, miné par l'eau qui déborda,
Poudroyait. Le ciel lourd n'avait pas une haleine.
La chaleur allongeait sans fin la longue plaine,
Et les chevaux faisaient un bruit assoupissant.
De temps en temps un coup de fouet retentissant
Secouait la torpeur molle et mélancolique.
La roue ardente, avec une odeur métallique,
Soulevant la poussière et criant sur l'essieu,
Entraînait la voiture agile dans un lieu
Inattendu, charmant, ayant l'air d'une ville.
Or, voici l'arrivée ! et la façon civile
Des mendiants coiffés du feutre italien ;

L’empressement naïf et gai qui ne fait rien,
La voiture emplissant seule toute la rue,
Toute une maisonnée à la porte accourue
Comme en un cas pareil cela se fait chez nous,
Mais avec les lenteurs que donne un ciel plus doux ;
Et paraissant quitter un trône qu’on assiége,
Le cocher fièrement descendant de son siége.

Îles hameaux épars qui ne sont pas marqués
Sur la carte, et leurs clairs ruisseaux bleus, dont les quais
Sont les jardins confus et les vieux murs de pierre
Corrigeant leur couleur trop crue avec du lierre !
Les berceaux pour le jour et le soir sans pareil,
Les tuiles sans lichen peintes par le soleil,
Les seuils vous envoyant de franches bienvenues,
Les souvenirs qu’on trouve aux choses inconnues,
La vague illusion des sites familiers,
Et la chapelle blanche au bout des peupliers !

Milan

Comme la nuit était sombre, notre arrivée
Eut le charme indécis d’une chose rêvée ;
Car l’âme et le corps las penchent aux visions.
L’Ombre me prit sans peine à ses illusions,
Changeante à chaque pas, l’apparence peu sûre
Des maisons devant moi se haussait sans mesure ;
Je les voyais de marbre, ainsi que des palais.
Par une fantaisie amoureuse, j’allais

Écoutant, à travers ces logis fantastiques,
De petits pieds furtifs glisser sous les portiques ;
Et dans mon rêve, ainsi qu'il arrive en dormant,
Je marchais au milieu d'un vague enchantement.
Le lendemain, j'allais dans la rue éblouie ;
L'autre ville s'était, au jour, évanouie
Devant Milan joyeux qui s'éveille matin ;
Et l'astre horizontal, le clair soleil lointain,
Envoyait des baisers aux faîtes les plus proches.
Le dôme glorieux faisait chanter ses cloches,
Comme un chêne sonore agite ses oiseaux.
L'art des maîtres y fit, de ses plus purs ciseaux,
Dans la profusion étonnante des marbres,
Fleurir les clochetons comme des bouquets d'arbres.

Au pied du vieil aïeul catholique et païen
C'étaient les longs balcons qui servent de soutien
Aux tentures, selon la mode italienne ;
Un palais, style pur de l'époque ancienne,
Portant avec orgueil son campanile droit ;
La libre poésie au lieu du goût étroit,
Toute une architecture aux teintes un peu crues,
Et les dalles de marbre uni, le long des rues.
Les maisons sur le ciel dressaient leur vif contour ;
Et, dans l'ombre bleuâtre où palpite le jour,
Les hommes se pressaient comme pour une fête ;
Et les femmes, de qui la beauté semble faite
D'un rayon de soleil enfermé dans un lis,
La peau mate, les yeux de flamme, sous les plis
Que forme autour du front la mantille légère,
Adorables, avaient une grâce étrangère.

Tout ce peuple allait vite et passait affairé.
Parfois je surprenais un refrain mesuré,
Des notes de Verdi, le maître qui console
Venise — dont la voix, n'étant plus la parole,
Ne s'est pourtant pas tue et s'est faite chanson.
Malgré vous une joie, un généreux frisson
Vous eût pris, rien qu'à voir cette fierté de vivre.
Il semblait que ce monde en mouvement fût ivre
De remuer les bras et de chanter des airs ;
Et qu'il se pourrait bien qu'il fît sous ses cieux clairs,
Après le long ennui des attentes trompées,
Pour la seconde fois reluire les épées.

Le musée de Milan

Est-ce que vous aimez qu'un guide par la main
Vous mène et sans pitié vous montre le chemin,
Tyrannique, et froissant de sa pédanterie
L'aile que l'imprévu donne à la rêverie ?
Nous faut-il faire voir comment rêvent du ciel
Les enfants blonds qu'endort l'enchanteur Raphaël,
Et l'adorable éclat des femmes de Corrége ?
Est-ce que l'on commente une épaule de neige ?
Magnifique et drapé de pourpre, Titien
Sait à tous les regards parler vénitien.
Vinci n'a pas besoin que l'on ose décrire
L'ineffable clarté des yeux qu'il fait sourire,
Ni Tintoret, l'effroi de son Christ au linceul ;
Et Rembrandt a le droit de s'expliquer tout seul.

Donc il est bon d'aller, selon sa fantaisie,
Afin de rencontrer seule la poésie,
Et, pres du piédestal énorme où Canova
Posa César debout, grand comme il le rêva,
Petite et rayonnant sous les plis de sa mante,
Une brune statue échappée et charmante.

La Cène

À M. Léopold Flameng

Sur le mur décrépit du cloître ancien et froid,
À droite, dans le fond de la salle où l'on croit
Sentir l'horreur des lieux où reviennent des ombres,
Voilée, et recevant des vitres toujours sombres
Le peu de jour qui sied à la paix des tombeaux,
Une peinture encor fière, presque en lambeaux
Se dresse ; on ne voit qu'elle en entrant : c'est la Cène.
La couleur, le contour y subsistent à peine,
Et l'on tressaille ainsi qu'en approchant un mort.
Comme tout ce que l'art ou la vie a fait fort,
L'œuvre sainte a souffert des choses et des hommes.
Le temps n'est pas un faible ennemi ; mais nous sommes
Plus cruels, et l'affront de nos mains est plus lourd.
Trouvant l'âge clément et, par un travail sourd,
L'œuvre épargnée au gré de leur sauvagerie,
Les moines l'ont souillée et les soldats, meurtrie.
D'un même accord ils ont trouvé dans leurs cerveaux,
Les soldats, d'attacher à ce mur leurs chevaux,

Et les religieux qu'un saint zèle transporte,
Pouvant la faire ailleurs, de percer une porte

Juste au milieu, trouant le Christ tendre et divin.
Un pareil attentat ne s'est pas fait en vain ;
Et la nature aussi, complice de nos crimes,
N'a guère respecté les convives sublimes.
L'eau, filtrant à travers l'inutile épaisseur
Des murs sur la beauté des fronts pleins de douceur,
Aux plus purs, sans raison, a mis des plis farouches.
Une tache a faussé l'expression des bouches.
Puis les restaurateurs, à leur tour, ont osé
Sur l'œuvre où le pinceau du maître s'est posé,
Ô misère, porter leur main comme une insulte.
Tout profané qu'il est, l'autel garde son culte,
Et l'âme y voit le dieu, reconnaissable ou non.
Mais tandis que le marbre, Hercule ou Parthénon,
Ruiné, mutilé, debout ou dans la terre,
Gardien sûr de la forme et de la ligne austère,
Sous le sol ténébreux ou le ciel baigné d'or,
Conserve sa couleur harmonieuse encor ;
Et n'a pour retoucher sa vieillesse superbe
Que le travail exquis des lierres et de l'herbe
Dont la caresse effleure à peine sa beauté,
La Cène dans un coin tombe de vétusté.
Pourtant, lorsque devant la tristesse imprévue
Du tableau l'intérêt accoutume la vue,
Alors, malgré le vague effroi religieux
Qu'on a de voir ces bras mutilés, et ces yeux
Dont la prunelle pâle et creuse vous regarde
Et vous poursuit, d'un air si poignant qu'il vous tarde

Ainsi que d'un malheur d'en être détourné,
Le maître impérieux vous retient dominé.
L'œuvre était si parfaite, et dans son harmonie
Si claire transparaît la pensée infinie,

Que l'on retrouve encor le miracle effacé ;
Et, comme on reconstruit les choses du passé
Sur un trait que saisit notre âme ingénieuse,
La peinture revit entière et radieuse.
Et c'est d'abord Jésus, la douleur calme au front,
Les yeux baissés, portant sans se plaindre l'affront
De la vengeance noire et de l'amitié pire,
Qui laisse et ne voit pas ses apôtres lui dire,
Le regard appuyant leurs gestes chaleureux,
Qu'ils ont le cœur toujours fidèle, et que pour eux
C'est une chose amère et dure que ce doute !
Simon, rude pêcheur, sans l'oser croire, écoute
Matthieu montrant du doigt Judas sombre et moqueur.
Philippe, le plus jeune, a les mains sur son cœur.
Pierre indigné se lève et désigne le traître,
Qui s'étonne et qui semble en appeler au maître.
Mais celui-ci, sachant toute la vérité,
Qu'un ami l'a trahi, que les juifs ont compté
Ses jours, l'œil déjà plein des luttes du calvaire,
N'ayant point de courroux, n'a pas de mot sévère ;
Et, sublime rêveur, seul au milieu de tous,
Conserve son visage impénétrable et doux.
Ô Vinci ! quand ta main peignait l'histoire amère,
Tu n'as pas loin de toi poursuivi la chimère
Du beau hors de la vie et de la vérité ;
Tes regards simplement s'ouvraient à la beauté

Sans séparer le corps harmonieux de l'âme.
S'il t'a fallu l'amour pour créer cette femme
Adorable, où l'esprit raille et dément la chair ;
Si Jésus plus souvent, comme un sujet plus cher,
T'apparaît agitant sa chevelure blonde,
L'art surtout et la vie avaient ta foi profonde !

En ce temps-là le culte était celui du beau.
Quel temps ! le monde ancien réveillé du tombeau,
Avide, et comme au seuil d'une aurore première,
Semblait de l'idéal aspirer la lumière
Et l'appeler des mains, des yeux et de la voix.
Poète, sculpteur, peintre, architecte à la fois,
Michel-Ange sentait le monde en sa poitrine.
Raphaël copiait sa belle Fornarine.
Dans les cloîtres le sang contenu s'exaltait ;
Le talent arrivait à l'extase, et c'était
Fra Bartolomeo traduisant l'Évangile.
Le Corrége, aussi doux, continuait Virgile.
Magnifique ouvrier chez un patricien,
Giorgione à Venise aidait le Titien.
Ces hommes, d'une soif que rien ne rassasie,
Faillirent épuiser toute la poésie.
Leur trépas éteignit tous les siècles suivants.
Ils vivaient recueillis, candides et savants,
Ciselant des sonnets, sculptant des cathédrales ;
Tandis qu'avec des cris féroces et des râles,
Pour hâter la ruine et l'asservissement,
Les naissantes cités s'égorgeaient tristement.

Les soldats

Ils sont très-bruns ; ils sont très-forts ; ils sont très-braves.
Parfois, au froncement qui tord leurs sourcils graves,
On dirait des lions flairant un ennemi :
Et leur regard est comme un éclair endormi.
Ils ont le pied solide et passent tête haute.
Leur allure est superbe, et ce n'est pas leur faute
Si leur taille n'est pas l'égale de leur cœur.
Ils savent ce que c'est qu'avoir été vainqueur,
Et comment, défiant la chanceuse ironie
Des batailles, l'épée auguste se manie.
Les plumes du chapeau frissonnantes au vent,
Dans la rue ils s'en vont comme on marche en avant :
Les vieux ne bronchent pas plus que les jeunes hommes.
La terre n'a pas vu de gens moins économes
De leur sang ; le repos les lasse : leur élan
Fauve n'a fait qu'un pas des Alpes à Milan.
Les premiers, ils ont cru que Côme, entre les branches
Des grands arbres mirant ses vieilles maisons blanches,
N'était point faite, avec son lac rêveur et doux,
Pour que des étrangers la tinssent à genoux,
Et qu'ayant trop longtemps frémi sous la conquête,
C'était l'heure à la fin qu'elle levât la tête,

Et que, séchant ses pleurs, elle quittât son deuil.
Ayant donc éprouvé, sans en avoir d'orgueil,
Que leur bras pour la tâche était assez robuste ;
Que c'est chose possible et que c'est chose juste,
Après tout, de jeter des importuns dehors,
Leur œuvre inachevée est pour eux un remords.

Ô Venise, Venise impérissable et morte,
Encore la plus belle, autrefois la plus forte,
Qui te berçais au chant des gondoliers le soir,
Où les ambassadeurs humbles venaient s'asseoir,
Et pouvaient tenir tous dans un pli de la toge
De tes patriciens géants et de ton doge ;
Où des galères d'or, magnifique troupeau,
Portant par-dessus tous les autres ton drapeau,
Venaient avec le flot baiser la grève heureuse ;
Venise, à qui l'éclat de ta fête amoureuse
Faisait des nuits de flamme, éblouissant enfer
De masques de velours et de masques de fer ;
Où régnaient, au milieu des hautes pertuisanes,
Impérialement les belles courtisanes :
Et pour qui Titien splendide et ses pareils,
Prenant l'ambre à la mer et leur pourpre aux soleils,
En composaient la chair de leurs déesses nues ;
Venise, exemple amer des gloires devenues
Ténèbres, qui muette inclines tes pâleurs
Au cours de tes canaux, mornes comme les pleurs
Incessants et sacrés de la mélancolie,
Est-ce à toi, mère auguste et vieille qu'on oublie,
Que vont, sous le regard profond du firmament,
Les yeux de ces soldats fixes obstinément ?
Des montagnes de Côme, où la frontière hésite,
Quand vient le soir, menant les rêves à sa suite,

N'aperçoivent-ils pas, à regarder sans fin
Par-dessus tant de monts, surgir l'horizon fin
De la mer et, parmi les feux du couchant rose,
Venise flamboyer comme une apothéose ?

Chœur

Il avait plu. Le ciel jetait par intervalle
Des rayons incertains sur la vallée ovale,
Et trouait le brouillard et les nuages blancs.
Sur le bord du chemin les fins bouleaux tremblants
Et les chênes trapus auprès des sapins grêles,
Pareils à des oiseaux qui lustreraient leurs ailes,
Secouaient doucement leur feuillage plus vert.
L'air soufflait, sous l'azur à demi découvert,
Une haleine à la fois ardente et rafraîchie.
La route qu'on allait bientôt avoir franchie
Semblait, comme voulant égayer les adieux,
Lancer toute mouillée un rire radieux.
Les merles remuaient dans les branches lavées
Et, pleine d'eau, la fleur des cimes élevées,
La digitale svelte au flanc du granit bleu
Faisait étinceler ses clochettes de feu.
Le bois farouche avait des feuilles irisées ;
Un éblouissement d'éclairs et de rosées
Passait dans les circuits du long chemin vermeil :
Et l'on sentait sécher la montagne au soleil.
Alors, dans le lointain, des notes de musique,
Comme pour saluer ce réveil bucolique,

S'élevèrent. C'était un chant limpide et clair,
Un vieux chant de bergers bergamasques, dont l'air
Avait sans doute été trouvé dans la montagne ;
Quand de l'écho des bois la bouche s'accompagne,
Il faut que chaque son qu'elle dit soit très-doux.
Du couchant glorieux le chœur venait à nous,

S’abaissant ou soudain s’enflant avec la brise.
La pensée en était simple et si bien comprise
Qu’on la pouvait saisir, à travers le charmant
Mélange de ces voix jointes naïvement ;
Car, bien qu’atténué parmi le vent sonore,
Le rhythme parvenait fidèle et juste encore,
Et mon rêve entendait clairement tour à tour
Un chant religieux, une chanson d’amour.

Une journée

À Paul Godélier.

LA MONTÉE

Sur l’Alpe étincelante et haute
Le soleil tombe et se répand.
Le chemin enlace à mi-côte
La montagne comme un serpent.
Ainsi que dans une revue
S’avancent de vieux grenadiers,
Ligne immobile qui remue,
Défilent les grands peupliers.
Le roc pelé qu’un troupeau broute
Se déroule sans se presser ;

On dirait parfois que la route
Ne va pas savoir où passer.
L’horizon crénelé demeure
Solide et droit comme une tour,
Laissant faire au ciel qui l’effleure,

Morne aux séductions du jour.
Et tandis que vers les frontières,
À cause des plis du rocher,
Il semble, le long des rizières,
Que l'on marche sans approcher ;
Voici que l'on quitte la grâce
Du doux climat italien.
Deux postes veillent face à face,
Et savent qu'ils se valent bien.
C'est la Suisse et c'est l'Italie ;
Et, sous l'éclat d'un ciel pareil,
Le vent qui s'élève déplie
Deux drapeaux libres au soleil.

II

POSCHIAVO. — LE LAC

Une ligne bleue et si fine
Qu'on la dirait sans épaisseur
Apparaît au loin, et dessine
Un fond d'une grande douceur.
Vu du point par où l'on aborde,
Le lac est bizarre surtout :
On dirait un arc dont la corde
Serait tendue à l'autre bout.
Bientôt la marche le déforme,
Et c'est au fond du vallon creux,
Dans un encadrement énorme,
Un ovale peu rigoureux.
Gai sous les cimes désolées,
Buvant l'air frais obscurément,

Près des neiges, loin des vallées,
Le doux pays perdu, charmant !

Le torrent roulant dans les pierres
Suit si pur son cours azuré,
Que l'on comprend les façons fières
Du petit village ignoré.
Quand vous êtes sur l'autre rive
Et parmi les seuils des maisons,
Vous sentez qu'aucun bruit n'arrive
De derrière tant d'horizons ;
Et frêle, au pied de son église,
Poschiavo qu'on n'entend pas
A comme cette grâce exquise
Des choses que l'on dit tout bas.

III

L'AUBERGISTE

Dans la grande salle gothique,
Et dès le bas de l'escalier,
Nous attendait l'accueil antique
Et le sourire hospitalier.

L'excellent dîner que nous fîmes !
La jeune hôtesse aux regards francs
Nous traitait en amis intimes.
Nous bûmes du vin à deux francs.
Attentive à chaque demande,
Elle mettait vite et si bien,
Avec l'accent d'une Allemande,
Le français en italien !
Exprès élevée à la ville,

Et la fille de la maison,
Elle était charmante, et civile
Extrêmement, à sa façon.
Elle nous disait tant de choses :
D'aller voir dans le beau quartier
Les jardins neufs où sont les roses,
Et le village tout entier.
Elle parlait aussi du monde,
Et de tout, — comme elle pouvait.
Nous lui dîmes qu'elle était blonde…
Je crois bien qu'elle le savait.
L'image n'est point effacée :
Je la retrouve après un an,
Comme une fleurette enchâssée
Entre deux pages de roman.

Les champs de blé

RETOUR EN FRANCE

C'est le retour. La neige est loin. Voici les plaines
Couvertes tout du long de blés souples et pleines
Du parfum que répand l'haleine de l'été.
L'horizon s'adoucit, et n'est plus arrêté
Que par des champs crayeux qui font des lignes blanches
Ou quelque vieux noyer debout entre ses branches,
Et par des buissons courts qui semblent accroupis.
Inclinés sous le poids des grains lourds, les épis
Font ondoyer au vent l'or de leurs chevelures.

Ronds et pleins et pareils à des mamelles dures,
À la place de lait, ils donneront du pain.
Là-bas, sous la feuillée amère du sapin,
Dans les Alpes, brûlés aux morsures du givre,
Ayant froid, ils étaient mal à l'aise pour vivre :
Ici les blés sont forts comme des paysans.
Avec leur tête haute et leurs chaumes luisants,
Et leur pied planté droit dans le sillon, ils semblent
Tout au plus saluer la brise quand ils tremblent.
Or ces blés mûrs, les prés épais, l'odeur du foin
Où les faneuses vont sous le soleil, — au loin

Les peupliers courant en files, c'était toute
Mon enfance apparue au détour de la route,
Avec nos doux ruisseaux plus beaux que les torrents,
Nos fermes, nos enclos de pommiers odorants :
Au lieu des monts glacés et nus, c'était la terre
Qui ne sait que verdir et qu'être salutaire ;
Et mille souvenirs d'un temps naïf et vieux
Montèrent de mon cœur, et mouillèrent mes yeux.
Enfant, j'allais souvent parmi les moissonneuses,
Dans la bonne chaleur des plaines lumineuses :
Rêveur, je m'asseyais à l'ombre des moissons,
Pour regarder, et pour entendre des chansons.
Au bruit égal et sec des épis que l'on fauche,
Je m'oubliais à voir sauteler d'un air gauche
Le grillon lourd chargé de son corselet brun ;
La mouche diaprée et changeante ; chacun
De ces êtres petits et délicats qu'on aime,
Et qui courent les blés où la saison les sème.
Ils chantent sur tant d'airs à la fois, et si haut,

Qu'on ne peut écouter tout cela comme il faut ;
Mais l'oreille saisit, dans le concert immense,
Un chœur vague, indécis, sublime, qui commence
À l'herbe, dans le sol, pour monter à l'oiseau.
C'est comme un flot qui s'enfle, et c'est comme un réseau
Harmonieux de voix confuses qui se mêlent :
Pour faire les dessus, des moissonneurs se hèlent ;
Les coquelicots droits frissonnent dans les blés ;
Et l'on doute si c'est, tant les sens sont troublés
À demeurer tendus sur la page attachante,
L'alouette qui brille, ou le bluet qui chante.

La vieille ville

RETOUR EN FRANCE

ÀMA MÈRE.

Loin du quartier neuf qu'on a vu
Partout, sans une rue amie,
Avec son grand air, dépourvu
De toute physionomie ;
Si vous voulez, chercheur pieux
Et fidèle à toute relique,
Trouver qui vous entende mieux
Et qui vous donne la réplique ;
Allez au pied des vieux clochers :
Perdus comme une chose vile,
Là dorment les trésors cachés
Et l'âme de la vieille ville.

Cherchez les siècles effacés
Que le secret d'un art unique
Sur le vieux chêne a retracés
Ainsi que dans une chronique.
Cherchez les vieux pignons aigus,
Comme des épines dorsales,
Bombant leurs angles contigus
Sur les solives transversales.
Les logis causent de tout près,
Et l'ombre leur est coutumière ;
On jurerait qu'ils font exprès
De manquer d'air et de lumière.
Les logis des temps d'autrefois,
Insoucieux par où l'on entre,
Trébuchent sur leur seuil en bois
Et se touchent presque du ventre ;
Ils groupent avec mouvement
Leurs profils maigres et bizarres,
Et sont parés bourgeoisement
De joyaux solides et rares.
Partout un caprice achevé
Et des jeux de fine sculpture,
Dont on n'a pas toujours trouvé
Le modèle dans la nature ;
Des serrures que cisela
La main d'un fort génie inculte :

Les artisans de ce temps-là
Forgeaient le fer comme l'on sculpte.
Faibles et tremblantes maisons,
Cherchant l'appui du voisinage,

Et qui nous donnent des raisons
De haïr le dur moyen âge !
Le style en est original ;
Mais on trouve sous leur détresse
Les airs du confessionnal
Autant que de la forteresse.
La rue étroite a des détours
Dont s'allonge la perspective ;
Et relisant les anciens jours
À cette page toute vive,
Sous le porche de Saint-Urbain,
Je m'attendais à voir paraître
Une tête pâle d'Holbein
Et le costume d'un ancêtre.

II

Savez-vous ce qu'ont certains airs
Simples, et qui vous vont à l'âme ?

— Tandis que sur les vitraux clairs
Que le feu peint avec sa flamme,
Entre les piliers nus et fins,
Appui charmant des nefs gothiques,
J'examinais les séraphins
Aussi fervents que des cantiques ;
Par les portes du monument
Ouvertes à cause de l'heure,
Des notes tristes lentement
Venaient comme une voix qui pleure !
C'était un air de violon
Fait pour noter une légende.
Le chant en était un peu long,

Et la science pas bien grande.
Est-ce que j'avais entendu
Cette bienveillante musique,
Les soirs d'un mois de mai perdu,
Ou dans mon cœur mélancolique ?
Qu'importe ! J'avais l'air plaintif
Au cœur, pour toute la journée ;
Et vers l'azur d'un ciel naïf
Ma rêverie était tournée.
Je pus revoir avec candeur,
Embelli de teintes sereines,
Le vieux faubourg dont la laideur
Se dérobe parmi les frênes ;

Les fantasques retraits que font
Ses alignements en querelle ;
Et deux maisons blanches, qui sont
Des peintures à l'aquarelle ;
Les habitudes du chemin ;
La rue où l'on prenait à droite ;
La grille, avec son gros jasmin,
Que j'imaginais moins étroite ;
Le jardin cher où l'on cueillait,
L'été, des fleurs de toutes sortes ;
Où, quand l'automne l'effeuillait,
On ramassait les feuilles mortes ;
Les mails plantés quand on partit,
Et, tout le long du cimetière,
Le grand mur devenu petit
Que dépasse la tête entière ;
Et là, les tertres peu connus

De ceux qui s'en sont allés vite
Et qui ne sont pas revenus,
Encor qu'ils aient un mauvais gîte.

Paroles sans musique

En partant, j'ai emporté
Le souvenir de sa beauté.
L'heure cruelle étant finie,
J'étais triste sans ironie.
Je sentais ses petites mains
Mener mon cœur par les chemins.
En tous lieux, présente et perdue,
Il est certain que je l'ai vue.
À Bade, j'entendis un air
Parisien, moqueur et clair ;
Et ma raison avait beau dire,
C'est elle que j'entendais rire !
À Milan, j'allais curieux,
Guettant ses pas, cherchant ses yeux.
Tout le temps, le ciel eut la teinte
Des yeux par qui j'ai l'âme atteinte.

Mais on souffre toujours un peu,
Rêveur sombre, quand il fait bleu…
En Suisse, sa pâleur que j'aime
Faisait pâlir la neige même.
Avec des airs qu'on ne sait pas,
Elle s'attachait à mes pas ;

Et j'avais des pitiés songeuses
Pour les plus blondes voyageuses !

Épilogue

J'ai cueilli, le long des vallées
Que l'eau vive mouille en courant,
Des fleurettes toutes mêlées,
Aussi fraîches que le torrent.
J'ai cueilli, près des sommets roses
Où l'on ne trouve plus de fleurs,
Des impressions mal écloses
Dans l'amertume de mes pleurs.
Les petites fleurs, assez fortes
Pour naître à peine et défleurir,
Depuis ce temps sont toutes mortes,
N'ayant plus d'eau pour se nourrir.
Et mon âme, fleur plus vivace
Dont le calice était fermé,
Sous une larme qui s'efface,
S'ouvre au souvenir embaumé.

Prologue

1863-1864

Àquoi bon se grossir et se hausser la voix,
Vouloir chanter sur tous les modes à la fois,

Et, parce que l'aigle a sa note âpre et hardie,
Pauvre pinson des champs, fausser sa mélodie ?
L'hymne n'en est pas moins pour être humble et discret
Un hymne ; et notre cœur sonore est toujours prêt
À se faire l'écho de toute symphonie.
Un soupir aussi bien qu'un chant est harmonie.
L'herbe jeune qui pousse et les bourgeons naissants
Ont un parfum suave et doux comme l'encens.
Se plaindra-t-on qu'il manque à la rose mousseuse
L'odeur des fleurs d'orange et de la tubéreuse,
Et que le rossignol ne chante que l'amour,
Et que le crépuscule est pâle auprès du jour ?

Veillée poétique

J'ai fermé mon cœur, j'ai formé ma porte ;
J'ai dit à l'amour : « Tu n'entreras pas. »
Au rêve indolent : « Il faut que l'on sorte ! »
J'ai dit au plaisir : « Tu repasseras. »
Je me suis assis et j'ai pris ma plume :
Je sentais monter l'Idée à mon front,
Et je me disais : — Ces choses feront,
Pour deux francs cinquante, un joli volume ;
Un livre charmant que lira les soirs,
Avec des élans d'extase profonde,
Sur l'oreiller blanc une fille blonde,
Dont l'émotion mouille les yeux noirs.
Elle tournera d'un doigt fin et rose
Mon cœur imprimé sur papier vélin ;

Elle songera : « Ce n'est pas vilain,
« Les vers ; c'est bien plus joli que la prose ! »
Mes pages boiront la fine senteur
De ses lourds cheveux, pareils à la vague ;
Puis quittant le livre et devenant vague,
Je vois son œil clair demander l'auteur.
Elle se dira : « C'est un beau jeune homme… »
Et des rêves qui me ressembleront
Descendront du ciel pour danser en rond
Devant ses grands yeux fermés par le somme.
Puis elle fera relier très-bien
Et dorer son beau jeune homme sur tranche,
Et l'ira loger sur la même planche
— Logique du cœur ! — que son paroissien.
Coquet et fleurant le cuir de Russie,
Près d'elle j'aurai la place d'honneur.
Le jour, dans sa poche, et la nuit… Bonheur !
D'y penser, j'en ai la vue obscurcie.
Ici mon regard cherche le papier ;
Et je m'aperçois que la page est veuve,
Ou vierge plutôt ; que ma plume est neuve
Et n'a point encor connu l'encrier.

Le foyer

En hiver, nous causions sous la lampe. On veillait.
La grande sœur, sereine et douce, travaillait ;
Encore enfant, déjà suave jeune fille.
Nos doigts roses et fins faisaient courir l'aiguille

Que suivaient ses grands yeux. C'était plaisir de voir
Cette image candide et sainte du devoir.
Sa sœur avait dix ans et lisait, la savante,
Les contes qui sont vrais, l'histoire qu'on invente
Quelquefois, curieuse et le front dans sa main.
Le père souriait, rêvant au lendemain.

PROLOGUE D'OUVERTURE

Aujourd'hui vendredi, vingt-huit du mois d'octobre,
Nous allons exciter par une gaîté sobre,
Dont vous êtes priés de faire un très-grand cas,
La sensibilité de vos nerfs délicats.
Donc, l'amitié chez nous donnant la comédie,
La critique est de trop et je la congédie,
Moi, Prologue, qui viens exprès en habit noir.
Est-ce Augier ou Musset que nous jouons ce soir ?
Feuillet qui pleure un peu, Siraudin qui fait rire,
Ou monsieur Legouvé, qui passe pour écrire ?
Allions-nous préférer ces auteurs en renom
Quand nous avions en main deux de nos pièces ? Non !
Avouez-le du moins, la saison est complice
Des tirades en vers alexandrins, calice

Théâtre. Prologue d'ouverture

PROLOGUE D'OUVERTURE

Aujourd'hui vendredi, vingt-huit du mois d'octobre,
Nous allons exciter par une gaîté sobre,

Dont vous êtes priés de faire un très-grand cas,
La sensibilité de vos nerfs délicats.
Donc, l'amitié chez nous donnant la comédie,
La critique est de trop et je la congédie,
Moi, Prologue, qui viens exprès en habit noir.
Est-ce Augier ou Musset que nous jouons ce soir ?
Feuillet qui pleure un peu, Siraudin qui fait rire,
Ou monsieur Legouvé, qui passe pour écrire ?
Allions-nous préférer ces auteurs en renom
Quand nous avions en main deux de nos pièces ? Non !
Avouez-le du moins, la saison est complice
Des tirades en vers alexandrins, calice

Que nous vous ferons boire avec ménagement.
Il faut que l'on écrive ; et, je ne sais comment,
Cette démangeaison éveille aussi la prose.
L'hiver, il fait trop froid ; l'été, l'air est trop rose.
Au printemps, quand les bois fleurissent, il faut bien
Que l'on fasse l'amour ou qu'on ne fasse rien.
Mais l'automne cueillant les feuilles sur les branches
Fait sur votre bureau germer les feuilles blanches.
Voilà pourquoi, messieurs, nous avons eu l'honneur
D'apprendre, exprès pour vous, treize rôles par cœur,
En soignant les effets comme au Conservatoire.
Je ne vous dirai pas : On sait… il est notoire
Que la chose est parfaite ou qu'elle ne vaut rien.
Comme Alceste disait, messieurs : « Vous verrez bien. »
— Notez au second acte une scène plaisante.
Nos acteurs ? Il faut bien que l'on vous les présente,
Encore qu'ils soient connus, — pour battre le quartier,
En quête d'une rime ou bien d'un vers entier.

Mesdames, les voici : ce sont mes camarades,
Garçons de bonne mine, et craignant les tirades,
Vaudevillistes gais, et poètes… divers.
Ils aimaient, — autrefois, — la tragédie en vers :
Peut-être ils en feraient, si leur muse plus sage
N'eût préféré porter des fleurs à son corsage.
— Leur talent dramatique hier se révéla.
Quant à l'actrice, elle est unique ! et la voilà.

Billet

À Alphonse H.

Hier le vent jetait la pluie
Plein les arbres noirs qui pliaient,
Et des voix plaintives criaient
Sous le ciel froid, couleur de suie.
La rafale geignait dans l'air
Comme un enfant méchant qui pleure.
Puis le soir vint, et ce fut l'heure
D'aller te voir, compagnon cher.
La nuit hurlait comme une folle.
Mon feu dardait comme un lutin.
Je savourais l'hiver lointain,
Cœur mou, dans une chaise molle.

J'ouvris un livre, un vieil ami,
Un poète, un doux charmeur d'âmes ;
Longtemps ensemble nous causâmes :
J'oubliai Rodolphe et Mimi…

Et qu'il est malplaisant d'attendre,
Et que le temps peut sembler long
Même à caresser le flot blond
Des cheveux aux reflets de cendre.
Donc j'eus tort, donc il me fallait
Affronter la pluie et la boue,
Et laisser le vent sur ma joue
S'abattre vif comme un soufflet.
Donc il fallait, l'heure venue,
D'un pied stoïque, sans ennui,
Aller et te dire : « Celui
« Qui va s'enrhumer te salue. »

Mademoiselle Henriette

I
Quand je suis seul, j'entends votre rieuse voix,
Et je songe, les yeux fermés, et je vous vois !
Hier, à vous regarder, on eût dit une rose,
Tant votre sang courait rouge sous la peau rose.
Vos cheveux blonds, flocons de soie, étaient un peu
Ébouriffés, et vous aviez dans votre œil bleu
Des lueurs. Vous alliez, bruyante, en robe grise :
Et, comme en vous hâtant, la sotte s'était prise
Quelque part, il vous vint contre elle un grand courroux ;
Et je vous dis : « Pourquoi, si charmante, osez-vous
« Vous faire ainsi des plis au front ? »
« Vous faire ainsi des plis au front ? »Et je demeure
Analysant ces faits profonds pendant une heure.

« Je sais une maison dans une rue obscure »

II
Je sais une maison dans une rue obscure,
Une vieille maison branlante, qui n'a cure
De charmer les regards. Quelquefois, vers midi,
Un rayon de soleil sur un angle attiédi,
Au coin de la fenêtre, allume une dorure
Et, discret, vient baiser la blonde créature
Qui dans cette laideur, belle, s'épanouit.
Quand vous sortez de là, le ciel vous éblouit
Et vous blesse, et le jour vous paraît une aurore.
On dirait un tableau d'Ostade, ou bien encore
Un rêve de Rembrandt, un fantasque crayon
Où l'on voit une enfant passer dans un rayon.
Je sais une maison sombre et mal gracieuse…
Je sais une maison charmante et radieuse.

« Parfois elle s'en vient causer ; la mère veille »

III
Parfois, elle s'en vient causer. La mère veille
De ses doux yeux mi-clos. Elle sait, étant vieille,
Qu'il faut laisser un peu la jeunesse causer.
D'ailleurs, la fille blonde, à qui voudrait oser,
D'un regard ou d'un mot fermerait bien la bouche.
Elle vient donc, enfant radieuse ! Elle touche

Un sujet, le premier venu, toujours charmant.
Le thème importe peu, lorsque pour instrument
On a deux yeux jaseurs, on a deux lèvres roses,
Qui chantent tous les airs, disent toutes les choses,
Et qu'on porte son front comme on porte un bouquet
Frais et blanc, avec un balancement coquet ;
Et quand la bouche, aux coins mobiles, semble dire
Que les dents, avant tout, sont faites pour le rire,
Et que le rire est fait pour vous sculpter un point
Dans la joue, où le bout du doigt n'entrerait point,

Et pour trahir le sein qui bat dans sa cachette.
Elle vient ; et, pareille au printemps, elle jette
Autour d'elle, partout, comme on répand des fleurs,
Aux oreilles son rire et son regard aux cœurs.

À Edmond B

À Edmond B.

… blonde
Comme les blés.

IV
Or, tandis que l'ami printemps
Ouvre sa porte à deux battants
À tout le monde,
Tu t'enfermes à double tour
Pour peindre ce joli Latour
À tête blonde.

Tu crois donc qu'un peu de couleur
Sur du papier crée une fleur,
Un oiseau-mouche !
Les papillons, faits pour l'essor,
Laissent aux doigts leur poudre d'or,
Quand on y touche.
Loin que je veuille t'empêcher !…
Chacun a sa route à marcher,
Son livre à lire :
La jeune fille a les rayons ;
Peintres, vous avez vos crayons ;
Et nous, la lyre.
Prends tes pinceaux fins, choisis-les ;
Les gros blaireaux sont des balais
Bons pour la prose.
Surtout, pas de ton violent ;
Un peu de blanc, un peu de blanc,
Avec du rose !
Quelque chose de parfumé
Comme un bouquet de fleurs de mai,
Comme une brise ;
Une vignette de Chaplin :
Cheveux floconneux, œil malin,
Nez de marquise.
Ton modèle, vois-tu bien, c'est…
C'est une strophe de Musset,
Et la meilleure !

Puisse un sylphe guider la main.
— Avril joyeux chasse demain
L'hiver qui pleure.

Étrennes à Rose

Ouvrez-moi ! c'est moi, la chère étonnée,
Ne m'adressez pas ce malin regard !
Je passais… Je suis monté — par hasard,
Pour vous souhaiter la nouvelle année ;
Pour vous souhaiter des bals d'Opéra
Tous les jours, et longs comme le carême,
Où nul ne s'oublie à dire : « Je t'aime, »
Quand on lui demande où l'on soupera ;
Pour vous souhaiter un teint toujours rose,
Un front toujours blanc, des yeux toujours noirs,
Et quelques amants pour causer les soirs,
Au café, de rien ou bien d'autre chose.
Vous m'avez un peu connu, l'an passé…
Voici de cela quinze jours ou seize.
L'Amour, ce petit chérubin obèse,
Sur mon cœur s'était lourdement posé.

C'est très-loin, je sais, pour me reconnaître,
C'est très-loin… Et puis, l'on ne peut toujours
Garder dans son cœur tous ses vieux amours…
Où mettrait-on ceux qui viennent de naître ?
Je ne sais ce qui me plaisait en vous
Le plus : votre pied cambrant la bottine,
Et qui vaillamment trottine, trottine…
Ou vos yeux malins et quelquefois doux ?
Tes façons, ton air de bohémienne,
Ta robe si prompte à se chiffonner,
Ta beauté du diable et qui fit tourner
La tête de vingt rêveurs — et la mienne ?

Le petit chapeau qui t'allait si bien,
Ton esprit mordant ainsi qu'un acide,
Ta mine effrontée, ardente ou placide,
Ta bouche qui cause en ne disant rien ?...
Te rappelles-tu cette fantaisie
Qui te prit, un soir ? Tu m'offris gaîment
Dix de tes cheveux, et d'un ton charmant :
« Gardez-les bien, c'est de la poësie ! »
Ne me fiant pas même à mes habits,
Je serrai les chers cheveux dans ma montre.
Les voici ! — Veux-tu que je te les montre,
Illustrant ces mots : « Dix trous en rubis » ?
Vous rappelez-vous cette bonne idée
Qui vous prit, un jour, de me dire adieu,

Et, pour votre part, que la chose eut lieu
Gracieusement, sans pose guindée ?
Et l'air que je pris, n'ayant pu jamais
Rire au dénoûment de la comédie,
Quand tu t'en allas, petite étourdie,
Emportant bien loin tout ce que j'aimais ?
Ah ! mais, qu'est-ce donc que je te raconte ?
Voici que je fais un joli retour !
Cela s'intitule : « Histoire d'amour, »
Et c'est aussi vieux et fade qu'un conte.
Et je ne suis pas venu pour cela ;
Non, non : — aussi vrai, chère, que je t'aime,
Et qu'on pourrait bien reprendre le thème
Charmant, quand Avril donnera le la.

Sur un loup de velours noir

Sur la porte de mon armoire,
Et pendant à la clef de fer,
Au bout de ta ficelle noire,
Flasque, avec un douloureux air.
Sous l'arcade de ton front vide,
Sans paillettes d'or et sans feu
Ouvrant pour œil un trou livide,
Où l'on cherche en vain l'iris bleu ;
Sans regard jaseur, sans sourire,
Et sans peau rose pour contours,
Sans souffe qui passe et respire
À ta narine de velours ;

Sans cheveux épais pour couronne,
Sans fine oreille pour soutien,
Sans la tête, gai cicerone,
Qui te menait hier si bien ;
Sans la mine vive et piquante
Que te donnait parmi le bal
Sa verve leste et provoquante
Et sa danse, art original ;
Sans coloris et sans prestige,
Tel qu'une fleur depuis longtemps
Coupée et qui n'a plus sa tige,
Tu te rides et te détends.
Pauvre oripeau flétri, tu penches ;
Car sa bouche n'éclaire plus
Du sourire de ses dents blanches
Le velours, brillant au-dessus ;

Car sa lèvre arquée et maligne
Ne s'ouvre plus en cercle pur,
Pour rire, rouge sous la ligne
Que trace ton ovale obscur.
Demeure sous mes yeux pendue,
Relique folle à qui je veux
Redemander l'odeur perdue
Qu'avaient ce soir là ses cheveux.

« Le bal allait finir. Les lustres, sur les masques »

Le bal allait finir. Les lustres sur les masques
Découpaient la lumière en caprices fantasques,
Et sur les fronts ternis montraient à vif le fard.
L'œil était somnambule et le rire blafard.
La femme avait vieilli de dix ans en une heure.
Ce n'était pas le beau plaisir qui nous effleure
D'une aile diaprée et légère. C'était
Le plaisir convulsif et hagard qui se tait,
Ou qui, furieux, fouette et fait hurler la joie.
L'orchestre prodiguait le trille qui flamboie,
Et, dans les tourbillons d'un air chaud et malsain,
La débauche levait le pied, tendait le sein.
D'étranges mots faisaient grincer sa bouche rauque.
Et là-dedans (le sort est plaisant et se moque
Souvent de nous) je vis quelque chose tout près
De moi, — sous un rideau, — de suave et de frais.
Et je vis que c'était une enfant presque nue,

Rose, — quinze ou seize ans, La poitrine ingénue
Restait chaste, malgré qu'elle en eût. Le sein dur
Pointait sous le tissu rayé d'or et d'azur,
Avec une charmante et franche gaucherie.

Le corps jeune et nerveux sculptait la draperie ;
Et je me demandai, pensif, voyant cela :
Pourquoi cette méprise ? et que vient faire là
Cette puberté saine et fragile ? Qu'elle aille
Dans la paix douce et dans le bonheur. Pour sa taille
Il faut encor la robe étroite de l'enfant,
Et la main de la mère aimante, qui défend.
— Et je la regardais, pauvre petite femme !
Et naïf j'étais près de lui dire : « Madame,
» Vous avez oublié votre poupée. Allons,
» Il est très-tard : fermez vos yeux sous vos cils longs.
» Votre ange vous attend pour vous bercer lui-même. »
Et l'enfant se pendait au cou d'un pierrot blême !

Ecco fiori

Vous l'avez vu, par tous les temps,
Le pauvre enfant pâle et cynique.
D'un petit garçon de sept ans
C'est la ressemblance ironique.
Il vend aux filles sans beauté
Les bluets et les marguerites
Qu'elles allaient cueillir l'été,
Du temps qu'elles étaient petites.

Dans vos jambes, après le bal,
Il se fourre, sans qu'on l'évince.
Sa voix rend un son spécial
Quand il vous appelle : « mon prince ! »
Il est coiffé d'un chapeau pris
Dans la garde-robe d'un pitre ;

Les cornes de ce feutre gris
Sont touchantes à plus d'un titre.
La chevelure fuit dessous,
Presque blanche, tant elle est blonde.
L'œil a des reflets de gros sous,
Et la main sèche n'est plus ronde.
La bouche en un zigzag pervers
Se plisse, bien qu'encor naïve ;
L'œil vous regarde de travers,
Dans sa hardiesse craintive.
Les veilles ont cerné les yeux,
La misère a creusé la joue.
C'est un drame silencieux
Qui sur cette face se joue.
Paris sombre livre à la nuit
Les enfances à peine écloses.
On le voudrait hors de ce bruit
Et de ces débauches moroses :
Or l'enfant qui dormira tard,
Misère sans mélancolie !
Regarde d'un œil de vieillard
Musette songeuse et pâlie.

À la mi-carême

Quand les bois auront leurs chanteurs,
Les bourgeons nouveaux leurs senteurs,
À Pâques fleuries ;
Quand le soleil fera germer
Sur les pentes, pour embaumer,
L'herbe des prairies ;
Quand les filles auront aux yeux
Des sourires mélodieux,
Et, sur la poitrine,
Un beau petit fichu, pas grand,
Un fichu frêle et transparent
Comme une vitrine ;
Quand la source aura des sanglots,
La brise folle, des grelots,
Toi, la robe verte

Et moi, mes rêves à mon front,
Les deux amoureux s'en iront
À la découverte.
Ils chercheront bien loin, bien loin !
À Meudon, et même, au besoin,
Jusques à Verrières,
Un palais dont je sais le nom,
Un coin charmant, un Trianon,
Un nid de bruyères.
L'amant trouvera son chemin
En collant sa lèvre à la main
De l'amante blonde,
Sa lèvre docile, qu'après

Il posera plus haut, plus près
De la bouche ronde.
Et l'on n'aura d'autre souci
Que de dire au soleil merci
Pour toutes ces choses :
Les caresses et les rayons,
Les brises et les papillons
Des bois, et les roses !

Marmorea

Ma beauté comme l'or verse de froids rayons ;
Mon front n'a pas de rêve, et mon cœur est la chose
Que je n'ai point senti battre sous ma peau rose.
Mon âme n'a jamais connu les passions.
Ce n'est pas moi qui suis la courtisane blême,
Peureuse de montrer ses bras et ses seins nus :
J'ai le sein aussi blanc que les belles Vénus,
Et mes deux bras ouverts suffisent pour qu'on m'aime.
Pour mes yeux, je puis bien dire qu'ils sont charmants,
Étant très-bleus avec des lueurs d'auréole ;
Et j'aime à me donner le plaisir peu frivole
De voir sous leur regard éclore les amants.
Je porte les velours pompeux comme une reine ;
Je marche triomphante, et vous ne savez pas
L'art suprême qu'il faut pour conduire ses pas
Lentement, dans les plis d'une robe qui traîne.

Je regrette l'usage ancien des anneaux d'or
Craquant aux dix doigts nus et fins des pieds d'albâtre.
Orgueilleuse, j'aurais bu comme Cléopâtre
Les deux perles d'Antoine, impérial trésor.
Vous voyez que je suis savante : un blond poète
Me dit un jour cela dans un sonnet très-fort.
Je crois qu'il m'adorait ; ce fut son plus grand tort,
Les vers trop amoureux me portent à la tête.
Qu'y pouvons-nous, malgré nos sourires moqueurs,
Esclaves sérieux des blanches amoureuses,
Si vous faites de nos grâces peu langoureuses
Aussi tragiquement des chaînes à vos cœurs ?...
Car vous venez à nous, buveurs de poésie,
Encor que vous vantiez celles qui ne sont plus.
— Fais trêve, mon poète, aux regrets superflus,
Et dis-moi si je suis moins belle qu'Aspasie.

À Jules Tavernier

À Jules Tavernier

Ce matin le printemps surpris
D'être dépêché sur Paris
Bien avant l'heure accoutumée,
Sans escorte, sans son collier
Fait d'émeraude parfumée,
S'est conduit comme un écolier.
D'abord il a mis dans les branches
Des becs rosés, des ailes blanches

Comme en avril. Les becs rosés,
Les ailes blanches entrelacent
La douce chaîne des baisers
Aux regards des vierges qui passent.
En sifflant des couplets moqueurs
Il est descendu dans nos cœurs
Sur ses ailes de cantharide.

Une jeune fille en passant
M'a laissé, d'un air innocent,
Voir que sa lèvre était humide.
L'air avait des zéphyrs malins
Qui dénouaient vers les moulins
Pêle-mêle bonnets et tresses…
Pour les jupes quel embarras !
— Le soleil vous mettait aux bras
La sainte force des caresses.
Un vieillard dégustait gaîment,
Sans le macher, en vrai gourmand,
Le sel d'une chanson gauloise ;
Et l'âcre brise qui soufflait
Allumait sa face, grivoise
À valoir encor le soufflet.
Et moi, dont la marche est austère,
Je sentais frétiller la terre
Sous mes pieds émus et dansants,
Et j'osai former, dans la rue,
Les pas suaves et décents
D'une danse douce et congrue.

L’hôtellerie de la belle étoile

Sur la route bonne ou mauvaise
On la trouve au bord du chemin,
L’auberge d’où l’hôte, à son aise,
Part sans payer, le lendemain.
C’est un logis riche et splendide,
Et c’est un douloureux réduit,
Où l’insouciance vous guide,
Où la souffrance vous conduit.
C’est l’hôtellerie incertaine
Où le couvert ne coûte rien :
Les gens qui prennent de la peine,
Les pauvres gens le savent bien.
Voleurs, poètes, maigres hères,
La troupe humaine s’y confond :
Dans la saison des primevères
Le grand ciel bleu sert de plafond.

La porte est ouverte à la bise ;
Le plus souvent les lits sont durs.
Tant pis, lorsque la nuit est grise !
Tant mieux, lorsque les foins sont mûrs !
Un vagabond contre une borne
S’endort, plutôt que de gémir :
Il pleut, l’hôtellerie est morne ;
Les bois valent mieux pour dormir.
La belle étoile n’est pas bonne
Pour les poltrons et pour les vieux.
Depuis le temps qu’elle rayonne,
Elle a pris un air soucieux.

Astre rêveur et fantaisiste,
Étoile dont l'éclat aimé
Tombe dans le cœur de l'artiste,
Du haut des molles nuits de mai ;
Vieil astre, cher à la rapine,
Doux comme un air de violon,
Qui jadis riais sur l'échine
Gauloise de François Villon !
Ton auberge est toujours la même :
On n'y loge guère d'heureux,
Hormis en un coin où l'on aime
Et que savent les amoureux.

Sous l'azur léger comme un voile
Gens de la ville et paysans
S'adorent à la belle étoile,
Dans l'herbe où sont les vers luisants.

« Par un soir bleu d'avril elle s'en revenait »

Par un soir bleu d'avril, elle s'en revenait,
Vive comme un pierrot croisé d'un sansonnet,
Ses yeux, comme les yeux d'un chat, luisant dans l'ombre.
Moi, je m'en revenais seul aussi, d'un air sombre ;
Et comme je passais près d'elle, je lui pris
Le bras, qu'elle laissa d'un mouvement surpris,
S'arrondir sur le mien, — tiède, jeune, flexible !
Elle avait, disait-elle, une frayeur horrible
Qu'on ne la vît ; — c'était son quartier… on pouvait

La rencontrer. Oh ! si la chose se savait !
Et redoutant cela, logique rigoureuse,
Elle se rapprochait de moi, rouge et peureuse.
Nous causâmes… Je sus qu'elle habitait en haut
De la rue, à deux pas de chez moi ; que bientôt
Elle aurait dix-huit ans ; qu'elle adorait les robes
Neuves ; que ses voisins étaient des gens très-probes,
Mais qu'ils étaient toujours à l'épier ; qu'ainsi

Il fallait la quitter, et tout de suite… ici !…
Mais que demain, plus tard, on pourrait se connaître.
Et retenant encor le joli petit être
Qui ne fuyait pas trop, je lui fis sur les yeux,
Sur les yeux qu'elle avait grands et noirs, mes adieux.

« Les foins sont coupés, on mange des fraises »

Les foins sont coupés ; on mange des fraises :
Accordant nos pas et joignant nos mains,
Dans les sables blancs, chauds comme des braises,
Nous sommes allés chercher des chemins.
Les foins sont coupés ; on mange des fraises.
Comme ses doigts prompts chiffonnaient les fleurs,
Et les tourmentaient, ces pauvres petites !
Elle fit, mêlant toutes les couleurs,
Un charmant bouquet, des plus insolites.
Comme ses doigts prompts chiffonnaient les fleurs !
Au bout d'une lieue, elle était bien lasse ;

Or il se trouva que j'étais bien las.
Les oiseaux causaient entre eux à voix basse ;
Moi, je lui disais : « Je t'aime » tout bas.
Au bout d'une lieue, elle était bien lasse.
On s'assit à l'ombre, au pied d'un prunier,
Et je l'embrassai sur la bouche. Certes
C'était simple et doux comme du Chénier.

Elle soupira : « Les prunes sont vertes ! »
On s'assit à l'ombre, au pied d'un prunier.
Le ciel s'enflamma derrière Versailles ;
Légère et courant, nez rose, au grand air,
Elle allait, venait, et dans les broussailles
Son rire partait, pétillant et clair.
Le ciel s'enflamma derrière Versailles.
Le long du chemin, pendue à mon bras,
En s'en revenant elle était bien lasse.
Moi, je lui disais « je t'aime, » tout bas ;
Les oiseaux causaient entre eux à voix basse.
Elle s'en revint pendue à mon bras.

« Hier dans le bois j'ai lu beaucoup. Je regardais »

Hier, dans le bois, j'ai lu beaucoup. Je regardais :
L'azur du ciel semblait de velours, comme un dais.
Un amoureux chantait dans le gosier d'un merle.
L'horizon chatoyait harmonieux, gris-perle,
Parmi la brume chaude et les fleurs de pommiers ;

Et les arbres qu'Avril habille les premiers
Dans ce gris avaient mis leurs chevelures vertes.
Le jour clément baisait les feuilles entr'ouvertes,
Si pur que l'on voyait au travers, et si bleu
Qu'on se sentait tranquille et bien — tout près de Dieu.

Lettre (à mon ami L. V.)

À mon ami L. V.

Dimanche matin, vers huit heures…
C'est une habitude que j'ai
— J'en ai peut-être de meilleures —
De dormir, les jours de congé,
Un sommeil doux et prolongé…
J'étais au lit, paupières closes,
Mais ne tenant que par un fil ;
Car de perfides rayons roses
S'y glissaient par un tour subtil,
Et d'un ton narquois et civil,
En me souhaitant bien des choses,
Me demandaient : « Quelle heure est-il ? »
Je le savais fort bien moi-même,
Et prenais un plaisir extrême

Âme laisser humilier.
Je sentais mon pouls régulier,
Ma peau tiède, ma tête fraîche,
Mon lit fondant comme une pêche,
Et j'écoutais, bon écolier,

La paresse me faire un prêche
Persuasif et familier.
Je serais resté de la sorte
Un laps que je ne conçois pas,
Si, discret et frappant tout bas,
Près de mon oreille, à la porte,
Quelqu'un ne m'eût, au premier coup,
Brusquement fait tourner le cou.
— « Monsieur ! disait la bonne accorte,
» C'est une lettre que j'apporte. »
Je la remerciai beaucoup.
J'ai reconnu ta plume alerte…
C'est ton épître, mon ami,
En retard d'un jour et demi,
Que je tiens par son aile ouverte :
Papillon aux vives couleurs
Éclos dans la grande herbe verte
Et sentant encore les fleurs.
J'ai pris un intérêt étrange
À la petite tête d'ange
Que tu me laisses entrevoir ;
Et si tu tiens à le savoir

Je suis très-jaloux de la chose,
Car enfin je pouvais avoir,
Tout aussi bien que toi, la rose.
L'air est gris depuis hier au soir.
Je ne suis donc pas bien à même
De broder des airs sur le thème
Du bleu, cette gaîté du ciel.
— Quant à Paris, rieur cynique,

Il a déjà pour sa chronique
Plus d'un causeur officiel.
Je récuse ses confidences ;
J'aime mieux garder mes cadences
Pour l'Amour, un maître cruel.
Deux mots pourtant. Les feuilles tombent…
D'autres repoussent — en papier.
C'est vert, c'est jeune et printanier,
Ça vit parfois un mois entier.
Mais paix aux choses qui succombent !
Marpon m'a vendu les Émaux
Reluisants d'or, les blancs Camées
Que façonna, portes fermées,
Le parfait ciseleur de mots,
Le bon bijoutier Théophile.
Quelques disciples à la file,
Affublés de son tablier,
Sont entrés dans son atelier :
Mais le vieux patron joaillier
Les a laissés, d'un air tranquille,
Faire leurs bijoux d'écolier.

Le maître a les mains florentines :
Il se connaît en pierres fines ;
Il en choisit une au grain dur
Et prend son style d'acier pur.
Puis il évoque, il divinise
La jeune image de Venise
Sur l'air de son vieux carnaval ;
Ou bien il dit d'étrange sorte,
D'un ton simple et vrai qui fait mal :

« La petite Marie est morte. »
Il faut aller moderato
Lorsqu'on mange de l'ambroisie
Et que l'on boit la poésie
Aux lèvres mêmes d'Érato.
J'ai vidé ma coupe un peu tôt.
Or voilà toutes mes lectures
Et mes plaisirs depuis huit jours.
Tu sais que j'ai fait bien des tours
À suivre les vers, mes amours,
Et les petites créatures…
Elles courent surtout l'été,
Insoucieuses, sans beauté,
Ayant mal noué leurs ceintures.
Mais dans notre cœur entêté
L'attrait qu'elles ont d'aventure
Grave un nom — que demain rature,
Pour en mettre un autre à côté.
Heureux ami ! d'avoir été
Retrouver tes champs et tes vignes

Où tu picores le grain mûr ;
De pouvoir, à l'ombre d'un mur,
Goûter les voluptés insignes
D'un bon sommeil rustique et dur
Où l'on rêve de femmes-cygnes
Avec des plumages d'azur,
Qui, charmantes, vous font des signes !
Heureux de voir les grands bœufs doux
Avec du foin jusqu'aux genoux,
Et les faneuses dans les herbes ;

De suivre le mouvement prompt
Du fléau régulier qui rompt
Le grain rejaillissant des gerbes
Sur les batteurs rangés de front !
Heureux de pouvoir à ta guise
Monter la bonne jument grise
Au pas sénile et décevant ;
D'avoir un appétit vorace…
Et de causer avec le vent
Qui fait les odes mieux qu'Horace.

« C'est l'heure : les deux sœurs pareilles vont passer »

C'est l'heure ; les deux sœurs pareilles vont passer,
Jeunes comme les fleurs qui viennent de pousser,
Douces comme un parfum, belles comme une aurore.
Quand on vient de les voir, on veut les voir encore.
— Attiques médaillons retouchés par Pradier,
Provocateurs charmants des vers à dédier :
Vierges de marbre aussi vivantes, aussi chastes
L'une que l'autre, avec d'harmonieux contrastes ! —
La femme qui se pare et qui se met du blanc
Les regarde… Elles vont d'un pas rhythmique et lent,
Et dans leurs yeux profonds on voit l'âme qui rêve.
Leur âge ? c'est Avril triomphant. Leur nom ? Ève.

« Un mois a passé, ma petite blonde »

C’était, du bout de la bottine
Jusqu’à la pointe des cheveux,
Une nature exquise et fine,
Un corps délicat et nerveux :
Frêle instrument, dont la paresse
S’éveillait dès qu’on y touchait,
Et vibrait sous une caresse
Comme un violon sous l’archet !

I

Un mois a passé, ma petite blonde,
Depuis que ton bras ployé sous le mien,
Avec le plus doux sourire du monde
Tu m’as répondu tout franc : Je veux bien.
C’était un matin de mai, près des roses,
Dans le Luxembourg, l’allée en venant
Vers la Velléda, vierge aux traits moroses
Qui daigna nous faire un œil avenant.

L’ébénier sur nous balançait sa grappe ;
L’air léger sentait bon comme un bouquet :
On fit en riant sa première étape
D’amoureux. Le soir même on bivaquait.
Un mois a passé, ma blonde petite,
Depuis ce charmant matin rose et bleu,
Où, dans les lilas et la clématite,
Tu juras beaucoup de m’aimer un peu.
Il faut que ton cœur ait tenu parole,
Puisque tu le dis, et que je le crois,

Et qu'en t'endormant, comme une Espagnole,
Tu fais, sans manquer, un signe de croix.
Combien peut durer ce bonheur ? Que sais-je ?
Le temps qu'un ruban se fane ? Huit jours.
Si nous nous aimons encore à la neige,
Comme on s'aimera de s'aimer toujours !
Il le faut, vois-tu. Mon cœur, ma chérie,
Est aujourd'hui dans tes petites mains :
Ne le fais pas trop sauter, je t'en prie !
Tous ces doux jeux là sont très-inhumains.
Car tu ne sais pas ce qu'il nous en coûte
À nous, les dolents chercheurs d'idéal,
De trouver au bout de l'amour, le doute !
— Mais je vois que tu m'entends assez mal.
Le doute ? des cœurs avec qui l'on joue ?…
Tout cela, dis-tu, « c'est rien, c'est des mots ! »

Alors tu me fais une fine moue
Et des yeux brillants comme des émaux.
Ce que tu comprends, c'est que je t'embrasse
C'est que rien n'est bon ni vrai qu'un baiser ;
Qu'il en faut bien vite effacer la trace
Sous d'autres, selon un maître avisé.
Oh ! quand tu me dis : « C'est vrai que je t'aime »,
Je deviens aveugle et je deviens sourd ;
J'arrive d'un bond au paradis même…
Et quand j'en reviens, j'ai le front très-lourd !
Il faut m'y laisser un peu, que j'apprenne
Des mots pour te dire. — Une robe, hélas !
Te plairait bien mieux… Veux-tu que je prenne
Avec, le ruban de moire lilas ?

Car votre prestige et votre auréole,
C'est votre cerveau vite feuilleté
Et c'est votre cœur léger et frivole,
Amoureux du faux et du pailleté,
Tu le vois ; toujours ma tête divague :
La tienne est charmante et ne trotte point.
Elle a bien raison, et j'ai la peur vague
D'apporter parfois l'ennui pour appoint.
Allons, l'air est bleu ; Meudon nous invite,
Viens-tu ? Les moineaux mêmes sont en voix.
Ta robe, qu'il faut mettre un peu plus vite,
Doit faire un effet charmant sous les bois !

II

Plus tard, dans longtemps, je rêverai d'elle !
« Elle aimait le bruit, le sucre et les fleurs,
» Répétait souvent qu'elle était fidèle,
» Écoutait mes vers, la cervelle ailleurs… »
Que songeras-tu ? Que j'étais très-blême,
Que je t'embrassais souvent sur les yeux,
Et que ces trois mots suaves : « Je t'aime »
Nous jouions à qui les dirait le mieux ?
Moi, je garderai toute ma mignonne
Dans l'endroit le plus vivant de mon cœur :
Près de ce qui rit, de ce qui rayonne ;
Loin, bien loin du doute amer et moqueur.
Et toi, pour m'avoir jeune en ta mémoire,
Place-moi parmi tes rêves constants,
Ruches de velours et volants de moire ;
Et dis : « Il m'aimait ! » — Plus tard, dans longtemps !

Le dernier omnibus

La fête était intime et tout à fait charmante ;
Mais, comme ce soir-là, sa sœur était souffrante,
Quand les verres dix fois furent remplis et bus,
À minuit, elle dit : « Le dernier omnibus
» Va partir : disons-nous adieu, mon cher poète. »
Et secouant gaîment sa rose et fine tête,
Dont les cheveux coupés ont fait l'ovale rond,
Au baiser confiant elle tendit son front.
Sur le mien dut alors briller cette auréole
Que Dandin, soucieux alors qu'on le cajole,
Porte si plaisamment et si piteusement.
« Va, dis-je, chez ta sœur ; car c'est le moins vraiment
» Qu'on aille un peu soigner la fille de sa mère. »
Vers le troisième jour, cette pensée amère
Me vint, vous n'y sauriez donner un démenti,
Qu'à minuit le dernier omnibus est parti !

Vieille guitare

À Francis Enne

Dans l'estaminet délétère
Où, durant les soirs de printemps,
Ils vont fumer leur pipe en terre
Au nez des filles de vingt ans ;
Au milieu de la joie unique
Des calembours par à peu près,

Invention mélancolique
De l'esprit bête, bête exprès ;
Quand le gaz brillant, mais livide,
Peintre trop consciencieux,
Sur chaque front met une ride,
Et met du bistre sous les yeux ;

Dans cette débauche mesquine,
Sans couleur et sans dignité,
Qui commence et qui se termine
Par un gros rire sans gaîté,
Entre le vieux chanteur bohème,
Au crâne luisant, au poil gris :
Il regarde le buveur blême,
L'air indulgent et point surpris.
Dans cette jeunesse énervée,
Le plus jeune, c'est le vieillard.
Il a la tournure achevée
D'un homme qui croit en son art.
L'art pour lui, c'est la chansonnette :
Car il aime à flatter les goûts
De mademoiselle Musette.
(Ô Musette, où donc êtes-vous ?)
Quand il va chanter à sa guise,
Sa main tire soigneusement
Du vieux fourreau de toile grise
Sa guitare, vieil instrument.
Il n'a pas la voix trop mauvaise :
Elle est basse avec des tons durs.
L'accompagnement suit à l'aise
En accords indigents mais sûrs.

La tête du vieux est charmante
De dédain bienveillant et bon :

Son âme douce, un peu dormante,
Ne vous donne tort ni raison.
Comme son œil bleu vous regarde,
Moite et vague, à demi fermé !
On sent qu'au fond du cœur il garde
Le souvenir qu'il fut aimé.
Vieillard serein, naïf artiste,
Douce cigale de l'hiver,
Allons, couvre leur gaîté triste,
Et chante-nous encore un air !

Prolétaires

À Jules Andrieu

Vous savez ces chemins qui vont vers la barrière,
Montueux et chargés de pesants omnibus ;
Où l'on voit des passants, la casquette en arrière,
Suivant la volonté des litres qu'ils ont bus.
Les maisons, d'un gris sale, exhalent des bouffées
Malsaines, par la bouche ouverte des couloirs,
Et les petits enfants, têtes ébouriffées,
S'amusent dans la rue avec les ruisseaux noirs.
Entre les toits, au fond des cours peu spacieuses
Le jour, par le chemin qu'il a pu se frayer,

Descend pour éclairer les mains laborieuses
Plutôt que pour sourire et que pour égayer…
Les trottoirs sont étroits, mais la chaussée est large :
L'apprenti sans fardeau qui va le nez levé
Y croise l'ouvrier, solide sous sa charge,
Qui délibérément tient le haut du pavé.
Souvent, cela dépend du jour ou bien de l'heure
Si le sol est plus sec, si le ciel n'est pas gris,
La peine a moins de prise et la vie est meilleure
Dans ces quartiers perdus du peuple de Paris.
Et lorsque vient la nuit pleine d'étoiles blanches,
Sur les bancs espacés le long du boulevard
On surprend, sans gêner ces expansions franches,
Des groupes oublieux et qui rentreront tard.

II

Dans l'ombre, où je m'attache à leur marche indécise,
Passe sans se presser, l'air sérieux et doux,
En blouse bleue ou blanche, en robe noire ou grise,
Un couple d'amoureux qui seront des époux.
Ils viennent du travail ; et toute la journée,
Dans l'usine fumeuse ou l'atelier malsain,
Ils ont plié leur corps sur la tâche ordonnée,
Tandis que s'envolaient leurs rêves en essaim.

Et les voilà partis aux pays de Bohème
Que la nuit indulgente évoque aussi pour eux ;
Et, dans l'oubli profond des heures où l'on aime,
Causant à petits pas, comme font les heureux…
Ils vont : — elle jamais provocante ni prude
Et, sans baisser ses yeux d'un bleu pâle et charmant,
Livrant ses doigts, meurtris de coudre, à la main rude

Qui sait si bien alors les presser doucement.
Dimanche ils s'en iront, mis d'un goût peu sévère,
Mais la cravate neuve et le bonnet bien blanc,
Boire, près de Paris, l'amour au même verre,
Et, cœurs simples, pâlir dans un baiser tremblant.
Passez, les amoureux qui n'aurez pas d'histoire,
Dont le bonheur finit comme un conte ingénu :
En blouse blanche ou bleue, en robe grise ou noire,
Passez, charmants et vrais, quand le soir est venu.

Au lecteur

Si, jusqu'au dernier mot dont ma page est noircie,
Tu t'es, à mes côtés, laissé naïvement
Rire ou pleurer, selon l'endroit et le moment,
Je te suis redevable et je te remercie.
Si, marchant à travers la céleste éclaircie
De l'amour, j'ai pour toi noté soigneusement
Un coin de paysage exigu mais charmant,
C'est une chose aussi qui vaut qu'on l'apprécie.

Avant de nous quitter, lecteur, voici ma main :
Prends-la ; car nous pouvons nous retrouver demain,
Dans un azur plus haut allant d'un vol sans règle.
J'ai parfois fait dessein de prendre mon essor,
Et, sans un vague effroi qui me retient encor,
De tenter jusqu'aux cieux le bond puissant de l'aigle.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Chim%C3%A8res_%28Albert_M%C3%A9rat%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.